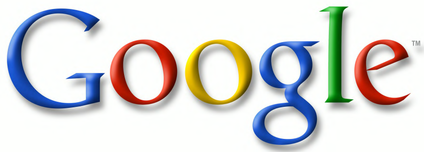
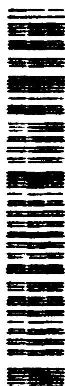



LIBERTÉ
ET
PATRIE



LE DERNIER CHANT

Du Pèlerinage

D'HAROLD.

Le Dernier Chant

DU PÉLERINAGE

D'HAROLD,

PAR ALPH. DE LAMARTINE.

Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre? Tu es sur une terre où tu peux chercher une mort glorieuse: cours aux armes, et sacrifie tes jours! Ne réveille point la Grèce, elle est réveillée; mais réveille-toi toi-même!

(Lord BYRON, *Ode sur le 36e anniversaire de sa naissance.*)

DEUXIÈME ÉDITION.

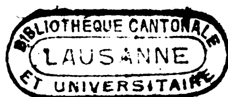
Paris,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue St-Louis, no 46, au Marais, et rue Richelieu, no 67;

PONTHIEU, Libraire, Palais-Royal, Galerie de bois.

1825.



IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

Avertissement.

Childe-Harold est un poëme de lord Byron. Le noble barde, dont l'Europe pleure aujourd'hui la mort glorieuse et prématurée, en donna successivement, et pendant un intervalle de dix années, quatre chants au public. Harold est un enfant de l'imagination, un nom plutôt qu'un héros; lord Byron ne s'en est servi que comme d'un fil qui pût guider le lecteur et le poète lui-même, dans les sites variés que le pélerin est censé parcourir; comme d'un type auquel il pût attribuer les sentimens et les pensées qu'il tirait de son

propre fonds : Harold, en un mot, est le prête-nom de lord Byron. Le poète, qui avait d'abord nié *avec affectation* cette identité avec son héros, en convient à la fin de la préface de son quatrième chant.

« Quant à ce qui regarde, dit-il, la con-
» duite de ce quatrième chant, le pélerin
» Harold paraîtra encore moins souvent sur
» la scène que dans les précédens, et il sera
» presque entièrement fondu avec l'auteur
» parlant en son propre nom. Le fait est que
» je me lassais de tirer, entre Harold et moi,
» une ligne de séparation que chacun sem-
» blait décidé à ne pas apercevoir : c'est
» ainsi que personne ne voulait croire le Chi-
» nois de Goldsmith un Chinois véritable.
» C'était vainement que je m'imaginais avoir

» établi une distinction entre le poète et le » pélerin : le soin même que je prenais de » conserver cette distinction, et mon désap- » pointement de la trouver inutile, nuisaient » tellement à mon inspiration, que je ré- » solus de l'abandonner, et c'est ce que j'ai » fait ici ; les opinions qui se sont formées et » qui se formeront encore à ce sujet, sont » aujourd'hui devenues tout-à-fait indiffé- » rentes. Qu'on juge l'ouvrage et non l'é- » crivain ! L'auteur qui n'a dans son esprit » d'autres ressources que la réputation éphé- » mère ou permanente due à ses premiers » succès, mérite le sort des auteurs. »

Cette inutile distinction, rejetée par l'auteur anglais, est encore plus complétement effacée dans ce dernier chant du pélerinage

d'Harold, par M. de Lamartine. Le nom d'Harold est évidemment et toujours employé ici pour celui de lord Byron. Mais parcourons les premiers chants de ce singulier poëme, afin que le lecteur en comprenne mieux la suite.

Harold est un jeune voyageur qui, lassé de bonne heure des voluptés et de la vie, quitte sa terre natale, l'Angleterre, et parcourt le monde en chantant ce qu'il voit, ce qu'il sent ou ce qu'il pense : c'est une Odyssée pittoresque et morale; une divagation poétique, qui n'a d'autre centre d'intérêt et d'unité que la fiction légère du personnage d'Harold. Au premier chant, il est en Portugal et en Espagne; il en décrit les sites, les mœurs, et quelques-unes des grandes et

terribles scènes qu'offrait cette terre héroïque, à l'époque de la première invasion des Français.

Le second chant est une peinture de la Grèce et de l'Asie-Mineure, où lord Byron avait fait un premier voyage en 1808. Il salue tour-à-tour ses mers, ses montagnes, ses tombeaux, ses ruines, et chaque lieu lui inspire des impressions et des vers dignes de ses immortels souvenirs.

Le troisième chant commence par une invocation touchante à *Adda*, fille unique du poète, loin de laquelle les orages de sa vie l'emportent encore. On sait qu'à cette époque une séparation légale, dont les véritables motifs sont restés un mystère, venait d'être prononcée entre le noble lord et lady Byron.

Il dit un éternel adieu au rivage de l'Angleterre; et, parcourant le champ de bataille de Waterloo, il décrit cette dernière lutte entre l'Europe et *l'homme du destin*. De là, longeant les bords du Rhin, il traverse rapidement les Alpes, célèbre l'Helvétie et les bords enchantés du lac Léman.

Le quatrième chant, et peut-être le plus magnifique, trouve le poète à Venise. Il décrit les rives mélancoliques de la Brenta ; va pleurer Pétrarque sur sa tombe d'Arqua; déplore le sort de l'Italie, tour-à-tour envahie par tous les barbares, jette un regard sur Florence, et, se reposant à Rome, laisse sa muse s'abandonner à loisir à toutes les inspirations qui s'exhalent de ses monumens et de ses débris. Jamais peut-être la poésie mo-

derne n'a revêtu de plus sublimes expressions, des images plus fortes et des sentimens plus intimes. Ici le poète, abandonnant tout-à-coup son héros, adresse un salut sublime à la mer qu'il aperçoit des hauteurs d'Albano, sur la route de Naples, et disant adieu au lecteur, lui souhaite un bonheur qu'il n'a pas trouvé lui-même.

Ce poëme, dont rien dans les littératures classiques ne peut nous donner une idée, était l'œuvre de prédilection de lord Byron. Voici en quels termes il en parle dans une dédicace à M. Hobhouse, son ami et son compagnon de voyage.

« Je passe ici de la fiction à la vérité : ce
» poëme est le plus long et le plus fortement
» pensé de mes ouvrages. Nous avons par-

» couru ensemble, à diverses époques, les
» contrées que la chevalerie, l'histoire ou la
» fable ont rendues célèbres; l'Espagne, la
» Grèce, l'Asie-Mineure et l'Italie; ce qu'A-
» thènes et Constantinople étaient pour nous
» il y a quelques années, Venise et Rome
» l'ont été plus récemment: mon poëme
» aussi, ou mon pélerin, ou l'un et l'autre
» si l'on veut, m'ont accompagné partout.
» Peut-être trouvera-t-on excusable la vanité
» qui me fait revenir avec tant de complai-
» sance à mes vers? Pourrais-je ne pas tenir
» à un poëme qui me lie en quelque sorte
» aux lieux qui l'ont inspiré, et aux objets
» que j'ai essayé de décrire? La composition
» de *Childe-Harold* a été pour moi une source
» de jouissances. Je ne m'en sépare qu'avec

» une sorte de regret dont, grâce à ce que
» j'ai éprouvé, j'étais loin de me croire sus-
» ceptible pour des objets imaginaires, etc.,
» etc... »

Le lecteur partagera sans doute cette légitime prédilection du poète. C'est dans *Childe-Harold* qu'on peut trouver lord Byron tout entier, car il y a répandu avec profusion, *avec amour*, comme disent les Italiens, les inépuisables richesses de sa palette; soit qu'il peigne la nature morte, que son génie vivifie toujours, soit qu'il s'élève aux plus hautes régions de la pensée et de la philosophie, soit qu'il s'abandonne comme au hasard au cours capricieux de ses rêveries, et fasse vibrer, jusqu'à les rompre, toutes les cordes sensibles de son âme et de la nôtre. Il reprend à chaque

instant le dernier mot de sa strophe, à l'imitation de nos anciennes ballades; et, comme si ce seul mot suffisait pour éveiller cette puissante imagination, il en fait le thême d'une autre série de strophes, et s'élance, sans autre transition, dans une sphère nouvelle d'idées ou de sentimens. Il faudrait tout citer si l'on citait quelque chose d'une aussi étrange conception. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à l'ouvrage même.

On a beaucoup reproché à lord Byron l'immoralité de quelques-uns de ses ouvrages, ses principes désorganisateurs de tout ordre social, et ses sentimens anti-religieux; mais ces reproches, trop souvent fondés ailleurs, ne nous paraissent pas à beaucoup près aussi applicables à *Childe-*

Harold qu'à quelques-uns de ses derniers poëmes : on y sent davantage la fraîcheur de la vie et de la jeunesse. On voudrait, il est vrai, en effacer quelques nuages; mais ces nuages n'empêchent cependant pas le lecteur de reconnaître et d'admirer, dans cette œuvre d'un beau génie, l'expression d'une belle ame. Et d'où viendrait ce génie qui nous émeut et nous charme, si ce n'était d'une ame grande et féconde? Il n'a jamais eu d'autre source. Malheureusement aussi il n'a jamais préservé les hommes qui l'ont possédé, des erreurs les plus funestes de l'esprit et des passions les plus orageuses du cœur! Lord Byron en est un nouvel exemple: plusieurs de ses ouvrages sont un scandale pour ses admirateurs même; il en a empoi-

sonné les plus brillantes pages d'un scepticisme de parade, aussi funeste à la génération qui l'admire qu'à son propre talent. Nous ne prétendons point l'excuser; peut-être, lui-même, s'il eût vécu?... Mais il n'est plus! Tout en voulant prémunir la jeunesse contre les principes déplorables de ses derniers ouvrages, il faut jeter un voile sur les taches de ce grand génie : ce génie doit faire augurer de son ame, et sa mort peut servir d'excuse à sa vie. Il a sacrifié ses jours, en Grèce, à la cause de la religion, de la liberté et de l'enthousiasme. Ses actions réfutent ses paroles.

M. de Lamartine, voulant conduire le poëme de *Childe-Harold* jusqu'à son véritable terme, la mort du héros, le reprend où

lord Byron l'avait laissé, et sous la fiction transparente du nom d'Harold, chante les dernières actions ou les dernières pensées de lord Byron lui-même, son passage en Grèce et sa mort. Il a pensé sans doute que le mode le plus convenable de chanter l'homme qu'il admire, était celui qu'il avait adopté lui-même; et la forme de *Childe-Harold* lui était trop évidemment indiquée, pour qu'il lui fût possible d'en adopter une autre : peut-être cette forme même donnera-t-elle lieu à quelques critiques ? peut-être lui reprochera-t-on comme un excès d'audace, comme une profanation, ce qui n'a été chez lui qu'un juste sentiment de modestie et de déférence pour un génie supérieur ? Il n'a pris le genre du poëme et le nom du héros de lord Byron,

que par respect pour lord Byron qui se peignait lui-même sous cette forme emblématique. Toute autre forme, tout autre nom, eussent été moins périlleux pour lui : ils eussent rappelé moins immédiatement un talent qui écraserait tout ce qui tenterait de l'égaler ; mais une imitation n'est point une lutte, c'est un hommage. A Dieu ne plaise que ce nom de Childe-Harold puisse donner une autre idée ! Quel poète oserait faire parler lord Byron ? on s'apercevrait trop vite que ce n'est que son ombre. Cependant ce mot d'imitation que nous venons de prononcer, ne rend pas exactement notre pensée : la forme et le genre sont seuls imités ; les idées, les sentimens, les images ne le sont pas. Il nous a semblé au contraire que l'auteur fran-

çais avait pris le plus grand soin d'éviter toute imitation de ce genre, et qu'on ne retrouve pas, dans ce cinquième chant, une seule des pensées ou des comparaisons que le poète anglais a prodiguées dans les quatre premiers chants de son poëme. On peut être soi sous le nom d'un autre.

Ce genre de poëme n'a pas encore de nom générique dans la littérature moderne. Ce n'est pas le poëme didactique, car il n'enseigne rien; ce n'est pas le poëme descriptif, car il raconte aussi; ce n'est pas le poëme épique, il n'en a ni les héros, ni le caractère, ni l'importance, ni la majesté : il tient de ces trois genres à la fois; il raconte, il décrit, il médite, il enseigne; le héros est le poète lui-même ou le cœur de l'homme en

général, avec ses impressions les plus variées et les plus profondes ; c'est le poëme d'une civilisation avancée, où l'homme sent encore la nature avec cette force d'enthousiasme qu'il ne perdra jamais, mais où il se plaît à analyser ses propres sentimens, à se rendre compte de ce qu'il éprouve, à savourer à loisir ses impressions fugitives, et où son propre cœur est devenu pour lui un thême plus intéressant que les aventures un peu usées des héros imaginaires, fabuleux ou historiques. L'intérêt est tout dans le style; et la forme, à peine esquissée, n'est qu'un fil imperceptible, pour lier d'un lien commun les idées et les sentimens qui se succèdent.

Le poëme anglais de *Childe-Harold* est écrit en stances d'un nombre égal de vers,

indiquées par un chiffre romain. C'est la stance de Spencer, forme que lord Byron avait adoptée et rajeunie, comme plus propre à ce genre de composition, où l'imagination, se livrant à tous ses caprices, ne suit plus pas à pas l'ordre méthodique de la prose, mais s'élance, sans transition prononcée, d'une idée à l'autre. Cette forme devait être conservée dans ce cinquième chant par M. de Lamartine; mais la poésie française ne possède aucun rhythme analogue à la stance de Spencer, ou aux couplets du Tasse dans sa *Jérusalem*. Pour y suppléer, il a donc été obligé de composer ce dernier chant en stances irrégulières, d'un nombre de vers indéterminé. Ici, c'est le sens et non le nombre de vers qui indique la suspension et le repos;

nous les indiquons comme dans le poëme original par un chiffre romain. Quelques personnes ont déjà reproché à M. de Lamartine d'avoir adopté cette forme pour quelques-unes de ses poésies; nous n'avons rien à leur répondre, si ce n'est qu'elles peuvent facilement la faire disparaître en ne s'arrêtant pas aux suspensions qu'elle indique. Quant à nous, nous pensons toujours que, dans des compositions de longue haleine, des repos ménagés avec art sont nécessaires à la pensée comme aux forces du lecteur, et que ces repos ne peuvent être plus convenablement indiqués que par le poète lui-même. Il nous aurait paru aussi inconvenant qu'inutile de parler des opinions politiques ou religieuses de l'auteur français dans l'avertissement d'un

ouvrage de littérature légère, si nous n'avions été récemment encore mis en garde contre l'injustice des interprétations les plus forcées, par des articles de journaux où l'on discutait les opinions de l'homme au lieu des vers du poète. Un de ces journaux, dont nous respectons du reste l'impartialité et les doctrines (littéraires), a été jusqu'à dire que les poésies de M. de Lamartine étaient *l'hymne du découragement et du scepticisme*. L'office du poète n'est point sans doute de prêcher des dogmes en vers; mais nous en appelons à la conscience de tous les lecteurs pour réfuter une assertion de cette nature... Si les *Méditations poétiques* ont eu un si honorable succès, elles l'ont dû surtout à ce sentiment religieux qui respire dans toutes

leurs pages. Tout le monde l'a senti, tout le monde l'a dit; et c'est sans doute le genre d'éloge auquel l'auteur a été le plus sensible. Quelques vers pris isolément, ou détachés de l'ensemble qui les explique, peuvent donnér lieu sans doute à des interprétations du genre de celles que nous combattons ici; mais un vers, une stance ne forment pas plus le sens d'un morceau de poésie, qu'un son isolé ne forme un concert: c'est l'accord qu'il faut juger.

Quoi qu'il en soit, et pour ôter tout prétexte à de semblables méprises, nous croyons devoir prévenir ici le lecteur, au nom de M. de Lamartine, que la *liberté* qu'invoque dans ce nouvel ouvrage la muse de Childe-Harold, n'est point celle dont le nom profané

a retenti, depuis trente ans, dans les luttes des factions, mais cette indépendance naturelle et légale, cette liberté, fille de Dieu, qui fait qu'un peuple est un peuple, et qu'un homme est un homme; droit sacré et imprescriptible dont aucun abus criminel ne peut usurper ou flétrir le beau nom. Quant au ton plus réel de scepticisme qui se retrouve dans quelques morceaux de ce dernier chant de *Childe-Harold*, il est inutile de faire remarquer qu'ils se trouvent uniquement dans la bouche du héros, que, d'après ses opinions trop connues, l'auteur français ne pouvait faire parler contre la vraisemblance de son caractère. Satan, dans Milton, ne parle point comme les anges. L'auteur et le héros ont deux langages fort opposés; et M. de La-

martine serait très-affligé qu'on pût l'accuser, même injustement, d'avoir fait naître le plus léger doute sur ses intentions, ou d'avoir répandu l'ombre d'un nuage sur des convictions religieuses qui sont les siennes, et qu'il regarde avec raison comme la seule lumière de la vie et le plus précieux trésor de l'homme.

Dédicace.



Te souviens-tu du jour où, gravissant la cime
Du Salève aux flancs azurés,
Dans un étroit sentier qui pend sur un abîme
Nous posions en tremblant nos pas mal assurés ?
Tu marchais devant moi. Balancés par l'orage,
Les rameaux ondoyans du mélèse et du pin,
S'écartant à regret pour t'ouvrir un passage,
Secouaient sur ton front les larmes du matin ;
Un torrent sous tes pieds s'écroulant en poussière,
Traçait sur les rochers de verdâtres sillons,
Et, de sa blanche écume où jouait la lumière,
Élevait jusqu'à nous les flottans tourbillons.

Un nuage grondait encore
Sur les confins des airs, à l'occident obscur,
Tandis qu'à l'orient le souffle de l'aurore
Découvrait la moitié d'un ciel limpide et pur,
Et dorait de ses feux la voile qui colore
Des vagues du Léman l'éblouissant azur!
Tout-à-coup, sur un roc, dont tu foulais la cime,
Tu t'arrêtas : tes yeux s'abaissèrent sur moi;
Tu me montrais du doigt les flots, les monts, l'abîme,
La nature et le ciel...... et je ne vis que toi!...

Ton pied léger semblait s'élancer de sa base;
Ton œil planait d'en haut sur ces sublimes bords;
Ton sein, oppressé par l'extase,
Se soulevait sous ses transports,
Comme le flot captif qui, bouillant dans le vase,
S'enfle, frémit, s'élève et surmonte ses bords.

Sur l'angle d'un rocher ta main était posée;
Par l'haleine des vents goutte à goutte essuyés,

Tes cheveux trempés de rosée,
Distillaient lentement ses perles à tes piés.

Des cascades l'écume errante
Faisait autour de toi, sur un tapis de fleurs,
De son prisme liquide ondoyer les couleurs,
Et, d'une robe transparente,
Semblait t'envelopper dans ses plis de vapeurs!
Tu ressemblais.... Mais non, toute image est glacée.
Rien d'humain ne saurait te retracer aux yeux;
Rien..... qu'une céleste pensée,
Qui, durant un songe pieux,
Sur ses ailes de feu dans les airs balancée,
Et du sein d'un cœur pur vers Dieu même élancée,
S'élève, et plane dans les cieux!

Je te vis; je jurai de consacrer la trace
De ce trop rapide moment,
Et de graver ici ton nom...... Ta main l'efface
De ce fragile monument.

Un jour, quand je te verrai lire
Ces vers dont un regard est le seul avenir,
Si tes yeux attendris ne peuvent retenir
Une larme aux sons de ma lyre,
Ah ! qu'au moins tu puisses te dire :
« Ces chants qui m'ont ému, c'est moi qui les inspire,
» Et sa muse est mon souvenir ! »



LE DERNIER CHANT

DU PÉLERINAGE

D'HAROLD.

LE DERNIER CHANT

DU

Pélerinage d'Harold.

MUSE des derniers tems! divinité sublime
Qui des monts fabuleux n'habites plus la cime;
Toi qui n'as pour séjour, pour temples, pour autels,
Que le sein frémissant des généreux mortels;
Toi dont la main se plaît à couronner ta lyre
Des lauriers du combat, des palmes du martyre,
Et qui fais retentir l'Hémus ressuscité,
Des noms vengeurs du Christ et de la Liberté!

Sentiment plus qu'humain, que l'homme déifie,
Viens seul ! c'est à toi seul que mon cœur sacrifie !
Les siècles de l'erreur sont passés; l'homme est vieux ;
Ce monde, en grandissant, a détrôné ses dieux,
Comme l'homme qui touche à son adolescence,
Brise les vains hochets de sa crédule enfance :
L'Olympe n'entend plus, sur ses sommets sacrés,
Hennir du dieu du jour les coursiers altérés;
Jupiter voit sa foudre, entre ses mains brisée,
Des fils grossiers d'Omar provoquer la risée;
Le Nil souille au désert, de son impur limon,
Les débris mutilés de l'antique Memnon;
Délos n'a plus d'autels, Delphes n'a plus d'oracles,
Le tems a balayé le temple et les miracles.
Fouillant sous le gazon ses dieux ensevelis,
Le Grec vend au chrétien leurs restes avilis :
Jupiter, Mahomet, Isis, tombe sur tombe,
Tout s'est précipité, tout est tombé, tout tombe.

Hors le culte éternel, vingt cultes différens,
Du stupide univers bienfaiteurs ou tyrans,
Ont passé! cherchez-les dans la cendre de Rome!...
Mais il reste à jamais au fond du cœur de l'homme
Deux sentimens divins, plus forts que le trépas:
L'Amour, la Liberté, dieux qui ne mourront pas!

II.

L'Amour! Je l'ai chanté, quand, plein de son délire,
Ce nom seul murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon cœur cédait au pouvoir d'un coup d'œil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil.
J'aimai; je fus aimé : c'est assez pour ma tombe;
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y tombe!
Remplis seule aujourd'hui ma pensée et mes vers,
Toi qui naquis le jour où naquit l'univers,
Liberté! premier don qu'un dieu fit à la terre,
Qui marquas l'homme enfant d'un divin caractère,

Et qui fis reculer, à son premier aspect,
Les animaux tremblant d'un sublime respect;
Don plus doux que le jour, plus brillant que la flamme,
Air pur, air éternel qui fait respirer l'âme!
Trop souvent les mortels, du ciel même jaloux,
Se ravissent entre eux ce bien commun à tous!
Plus durs que le destin, dans d'indignes entraves,
De ce que Dieu fit libre, ils ont fait des esclaves!
Ils ont de ses saints droits dégradé la raison;
Qu'ai-je dit? ils ont fait un crime de ton nom!
Mais, semblable à ce feu que le caillou recèle,
Dont l'acier fait jaillir la brûlante étincelle,
Dans les cœurs asservis tu dors! tu ne meurs pas!
Et, quand mille tyrans enchaîneraient tes bras,
Sous le choc de ces fers dont leurs mains t'ont chargée,
Tu jaillis tout-à-coup, et la terre est vengée!

III.

Ces tems sont arrivés! Aux rivages d'Argos
N'entends-tu pas ce cri qui monte sur les flots?
C'est ton nom! il franchit les écueils des Dactyles;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles;
Du Pinde et de l'Ithôme il s'élance à la fois;
La voix d'un peuple entier n'est qu'une seule voix:
Elle gronde, elle court, elle roule, elle tonne,
Le sol sacré tressaille à ce bruit qui l'étonne,
Et, rouvrant ses tombeaux, enfante des soldats
Des os de Miltiade et de Léonidas!
N'entends-tu pas siffler, sur les flots du Bosphore,
Tous ces brûlots armés du feu qui les dévore;
Qui, sillonnant, la nuit, l'Archipel enflammé,
A travers les écueils dont Mégare est semé,
Comme un serpent de feu glissent dans les ténèbres,
Illuminent ces mers de cent phares funèbres,

Surprennent, sur les flots, leurs tyrans endormis,
Se cramponnent aux flancs des vaisseaux ennemis,
Et, leur dardant un feu que la vengeance allume,
Bénissent leur trépas pourvu qu'il les consume?...

Ce sont là les flambeaux dignes de tes autels!
Viens donc, dernier vengeur du destin des mortels,
Toi que la tyrannie osait nommer un rêve!
La croix dans une main et dans l'autre le glaive,
Viens voir, à la clarté de ces bûchers errans,
Ressusciter un peuple et périr des tyrans!

IV.

Mais où donc est Harold? Ce pélerin du monde
Dont j'ai suivi long-tems la course vagabonde,
A-t-il donc jeté l'ancre au midi de ses jours,
Ou s'est-il endormi dans d'ignobles amours?
Ai-je perdu ce fil de mes sombres pensées,
Qui, marquant de mes pas les traces effacées,

M'aidait à retrouver moi-même dans autrui ?
Mystérieux héros ! c'était moi, j'étais lui,
Et, sans briser jamais le nœud qui les rassemble,
Nos deux cœurs, nos deux voix, sentaient, chantaient ensemble ;
Mais, depuis qu'en partant, la ville des Césars
Le vit se retourner vers ses sacrés remparts,
Que Tibur, encor plein du chantre de Blanduse,
Tressaillit de plaisir sous les pas de sa muse,
Et que de son sommet éclatant, d'où les yeux
Plongent sur une mer qui va s'unir aux cieux,
Albano l'entendit, en découvrant l'abîme,
Saluer l'Océan d'un adieu si sublime,
On n'a plus reconnu sa voix ; et l'univers,
Encor retentissant de ses derniers concerts,
Comme un temple muet, semble attendre en silence
Que l'hymne interrompu tout-à-coup recommence.
Que fait-il ? Sur quels bords ses astres inconstans
Ont-ils poussé ses mâts brisés avant le tems ?

Quels flots furent témoins de son dernier naufrage?
Quel sol consolateur lui prêta son rivage?
O muse, qui donnais ta lyre à ses douleurs,
Viens donc, suivons ses pas aux traces de ses pleurs!

V.

Il est nuit; mais la nuit sous ce ciel n'a point d'ombre:
Son astre, suspendu dans un dôme moins sombre,
Blanchit de ses lueurs des bords silencieux
Où la vague se teint du bleu pâle des cieux;
Où la côte des mers, de cent golfes coupée,
Tantôt humble et rampante et tantôt escarpée,
Sur un sable argenté vient mourir mollement,
Ou gronde sous le choc de son flot écumant.
De leurs vastes remparts les Alpes l'environnent;
Leurs sommets colorés que les neiges couronnent,
De colline en colline abaissés par degrés,
Montrent, près de l'hiver, des climats tempérés

Où l'aquilon, fuyant de son âpre royaume,
De leurs tièdes parfums s'attiédit et s'embaume.

A travers des cyprès, dont l'immobilité,
Symbole de tristesse et d'immortalité,
Projette sur les murs ses ombres sépulcrales
Que les reflets du ciel percent par intervalles,
S'étend sur la colline un champêtre séjour :
Un long buisson de myrte en trace le contour ;
Sur des gazons naissans, de flexibles allées,
D'un rideau de verdure à peine encor voilées,
Égarant au hasard leur cours capricieux,
Conduisent en tournant, ou les pas, ou les yeux,
Jusqu'au seuil où, formant de vertes colonnades,
La clématite en fleur se suspend aux arcades ;
Sur les toits applatis, des jardins d'oranger
Ornent de leurs fruits d'or leur feuillage étranger ;
L'eau fuit dans les bassins, et, quand le jour expire,
Imite en murmurant les frissons du zéphire.

De là, l'œil enchanté voit, au pied des coteaux
Gênes, fille des mers, sortir du sein des eaux;
Les dômes élancés de ses saintes demeures
D'où l'airain frémissant fait résonner les heures,
Et les mâts des vaisseaux qui, dormant dans ses ports,
S'élèvent au niveau des palais de ses bords;
Et quand le flot captif les presse et les soulève,
D'un lourd gémissement font retentir la grève.
Quel silence!... Avançons... Tout dort-il en ces lieux?
L'éclat d'aucun flambeau n'y vient frapper mes yeux;
Nul pas n'y retentit, nulle voix n'y murmure;
Seulement, au détour de cette route obscure,
Un page et deux coursiers attendent; et plus bas,
Dans cette anse où les flots expirent sans fracas,
Un brick aux flancs étroits, que l'on charge en silence,
Tend sa voile, et déjà sous son poids se balance.
Ces armes, ces coursiers, ce vaisseau loin du port,
Tout révèle un départ, et cependant tout dort!

VI.

Mais non, tout ne dort pas; de fenêtre en fenêtre,
Voyez ce seul flambeau briller et disparaître;
Il avance, il recule, il revient tour-à-tour.
Éclaire-t-il les pas du crime ou de l'amour?
Aux douteuses clartés qu'il jette sur le sable,
On croit le voir trembler dans une main coupable.
Il descend; il s'arrête à l'angle du palais;
Et l'œil, à la faveur de ses brillans reflets,
S'insinue, et parcourt un réduit solitaire
Dont les rideaux légers trahissent le mystère.
Sur le pavé, couvert des plus riches tapis,
Du pied le plus léger les pas sont assoupis;
Les murs en sont ornés d'opulentes tentures;
Sous les lambris dorés, d'élégantes peintures,
De tout voile jaloux dépouillant la beauté,
Enchaînent le regard ivre de volupté,

Et, sur trois pieds d'albâtre, une lampe nocturne
Y répand un jour doux, du sein voilé d'une urne;
Là, sous l'alcove sombre où le pâle flambeau,
Semblable au feu mourant qui luit sur un tombeau,
Mêle d'ombre et de jour une teinte incertaine,
Une jeune beauté dort sur un lit d'ébène:
Son front est découvert; le sommeil, en ses jeux,
Semble avoir dispersé l'or de ses blonds cheveux,
Qui, flottant sur son sein que leur voile caresse,
Jusqu'au pied de son lit roulent en longue tresse;
Près d'elle, on voit encor, confusément jetés,
Les ornemens d'hier qu'à peine elle a quittés;
Ses anneaux, ses colliers, ses parures chéries,
Mêlés avec les fleurs que la veille a flétries,
Jonchent le seuil du lit, d'ambre, de perle et d'or,
Qu'un de ses bras pendans semble y chercher encor!

VII.

La porte s'ouvre; un homme, à pas comptés, s'avance.
Une lampe à la main il s'arrête en silence:
Est-ce Harold?... c'est bien lui! Que le tems l'a changé!
Que son front, jeune encor, de jours semble chargé!
L'éclat dont son génie éclairait son visage,
Luit toujours; mais, hélas! c'est l'éclair dans l'orage;
Et, plus que ce flambeau qui tremble dans sa main,
On croit voir vaciller son ame dans son sein:
Dans l'amère douceur d'un sourire farouche
L'amour et le mépris se mêlent sur sa bouche.
L'œil n'y peut du remords discerner la douleur;
Mais on dirait, à voir sa mortelle pâleur,
Qu'une apparition vengeresse, éternelle,
Le glace à chaque instant d'une terreur nouvelle.
Immobile, il contemple, au chevet de ce lit,
Cette femme qui dort, et qu'un songe embellit.

Encore dans la fleur de son adolescence,
Ses traits ont tout d'un ange.... excepté l'innocence;
Ses yeux sont ombragés du voile de ses cils;
Mais un pli qui se cache entre ses deux sourcils,
Trace que le sommeil n'a pas même effacée,
Montre que sur ce front quelque peine est passée;
Sa lèvre, où le sourire erre encore au hasard,
Glace le sentiment en charmant le regard;
Plus encor que l'amour la volupté s'y joue;
La peine en fait fléchir l'arc mobile; et sa joue
Ressemble au lys penché vers le midi du jour
Qu'ont déjà respiré le Zéphire ou l'Amour!

VIII.

Dors! murmurait Harold d'une voix comprimée;
Toi que je vais quitter! toi que j'ai tant aimée!
Toi qui m'aimas peut-être, ou dont l'art séducteur
Par l'ombre de l'amour trompa du moins mon cœur!

Qu'importe que le tien ne fût qu'un doux mensonge?
Je fus heureux par toi; tout bonheur est un songe!
Et je pars, avant l'heure où le triste réveil
Eût dissipé pour nous cet enfant du sommeil.
Heureux qui, s'éloignant pendant que l'erreur dure,
Emporte dans son cœur une image encor pure!
Qui peut, dans les horreurs de son triste avenir,
Nourrir comme un flambeau quelque cher souvenir,
Et ne voit pas du moins, en perdant ce qu'il aime,
Cette idole qui tombe ou qu'il brisa lui-même,
D'un bonheur qui n'est plus étaler les débris
Où l'éternel remords rampe auprès du mépris!....
Gravez-vous dans mes yeux, voluptueuse image!
Front serein dont mon souffle écartait tout nuage!
Beaux yeux dont le regard me cherchera demain!
Lèvres dont les accens m'enivraient! tendre main
Qui, s'ouvrant vainement pour s'unir à la mienne,
Ne rencontrera plus d'appui qui la soutienne!

Bouche que le sommeil n'a pu même assoupir!
Je voudrais emporter.... tout! jusqu'à ce soupir
Qui, soulevant ce sein plus mobile que l'onde,
Semble espérer en vain qu'un soupir lui réponde!

Voilà donc ce qui fit mon bonheur un instant!
Mon bonheur! non, de toi je n'attendais pas tant.
Pourvu que le plaisir, les voluptés légères
Couronnassent de fleurs nos chaînes passagères;
Que dans ce doux climat, par tes pas embelli,
Je pusse respirer ses parfums.... et l'oubli;
Que le remords, fuyant aux accens de ta bouche,
Laissât le doux sommeil s'approcher de ma couche;
Léna! c'était assez pour un cœur profané!
C'était mon seul bonheur! et tu me l'as donné!
Mais, de quelque nectar qu'elle ait été remplie,
La coupe où nous buvons a toujours une lie;
N'épuisons donc jamais sa liqueur qu'à demi,
Et, consacrant le reste au destin ennemi,

Faisons-lui prudemment, quelqu'effort qu'il en coûte,
Une libation de la dernière goutte!....
Je t'aime encor; je pars... Adieu!...Trompeur sommeil,
Retarde un désespoir qui l'attend au réveil!

IX.

Harold s'est élancé sur son léger navire;
Dans les câbles tendus la nuit déjà soupire;
La voile, qui s'entrouvre au vent qui l'arrondit,
Monte de vergue en vergue, et s'enfle et s'agrandit;
Et, couvrant ses flancs noirs de l'ombre de son aile,
Fait pencher sur les flots le vaisseau qui chancelle;
On lève l'ancre, il fuit; le flot qu'il a fendu,
Sur sa trace un moment demeure suspendu,
Et, retombant bientôt en vapeur qui surnage,
De blancs flocons d'écume inonde au loin la plage:
Voilà tout ce qu'Harold a laissé dans ces lieux!...
Et la vague a repris son bord silencieux.

Mais, sur le pont tremblant du vaisseau qui dérive,
Un bruit sourd et confus monte et frappe la rive;
La voix des vents s'y mêle aux cris des matelots;
On y voit confondus, rouler au gré des flots,
Des faisceaux éclatans de harnois et d'armures,
Qui rendent en tombant de sinistres murmures;
Des sabres, des mousquets brillant d'argent et d'or,
Que la poudre et le sang n'ont pas ternis encor;
Des lances, des drapeaux où, parmi le tonnerre,
Brille un signe inconnu sur les champs de la guerre;
On voit, autour des mâts, des coursiers enchaînés
Battre le pont tremblant sous leurs pieds étonnés,
Et, secouant leurs crins, qu'un flot d'écume inonde,
Hennir à chaque vent qui les berce sur l'onde.
Mais Harold, que fait-il? Seul, au bout du vaisseau,
Enveloppé des plis de son large manteau,
Sombre comme la nuit dont son cœur est l'image,
D'un œil insouciant il voit fuir le rivage.

X.

Où va-t-il? il gouverne au berceau du soleil.
Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil?
Va-t-il, le cœur brûlant d'une foi magnanime,
Conquérir une tombe au désert de Solyme?
Ou, pélerin armé, son bourdon à la main,
Laver ses pieds souillés, dans les flots du Jourdain?
Non : du sceptique Harold le doute est la doctrine;
Le croissant ni la croix ne couvrent sa poitrine;
Jupiter, Mahomet, héros, grands hommes, dieux,
(O Christ, pardonne-lui!) ne sont rien à ses yeux
Qu'un fantôme impuissant que l'erreur fait éclore,
Rêves plus ou moins purs qu'un vain délire adore,
Et dont, par ses clartés, la superbe raison,
Siècle après siècle enfin délivre l'horizon.
Jamais, d'aucun autel ne baisant la poussière,
Sa bouche ne murmure une courte prière;

Jamais, touchant du pied le parvis d'un saint lieu,
Sous aucun nom mortel il n'invoqua son dieu!
Le dieu qu'adore Harold est cet agent suprême,
Ce Pan mystérieux, insoluble problème,
Grand, borné, bon, mauvais, que ce vaste univers
Révèle à ses regards sous mille aspects divers;
Être sans attributs, force sans providence,
Exerçant au hasard une aveugle puissance;
Vrai Saturne, enfantant, dévorant tour-à-tour,
Faisant le mal sans haine et le bien sans amour;
N'ayant pour tout dessein qu'un éternel caprice;
Ne commandant ni foi, ni loi, ni sacrifice;
Livrant le faible au fort et le juste au trépas,
Et dont la raison dit : Est-il? ou n'est-il pas?

XI.

Ses compagnons épars, groupés sur le navire,
Ne parlent point entr'eux de foi ni de martyre,

Ni des prodiges saints par la croix opérés,
Ni de péchés remis dans les lieux consacrés;
D'un plus fier évangile apôtres plus farouches,
Des mots retentissans résonnent sur leurs bouches:
Gloire, honneur, liberté, grandeur, droits des humains,
Mort aux tyrans sacrés, égorgés par leurs mains,
Mépris des préjugés sous qui rampe la terre,
Secours aux opprimés, vengeance, et surtout guerre!
Ils vont, suivant partout l'errante liberté,
Répondre en Orient au cri qu'elle a jeté;
Briser les fers usés que la Grèce assoupie
Agite, en s'éveillant, sur une race impie,
Et voir dans ses sillons, inondés de leur sang,
Sortir d'un peuple mort un peuple renaissant.

XII.

Déjà, dorant les mâts, le rayon de l'aurore
Se joue avec les flots que sa pourpre colore;

La vague qui s'éveille au souffle frais du jour,
En sillons écumeux se creuse tour-à-tour,
Et le vaisseau, serrant la voile mieux remplie,
Vole et rase de près la côte d'Italie.
Harold s'éveille; il voit grandir dans le lointain
Les contours azurés de l'horizon romain;
Il voit sortir grondant, du lit fangeux du Tibre,
Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre,
Et Soracte, dressant son sommet dans les airs,
Seul se montrer debout où tomba l'univers.
Plus loin, sur les confins de cette antique Europe,
Dans cet Éden du monde, où languit Parthénope,
Comme un phare éternel, sur les mers allumé,
Son regard voit fumer le Vésuve enflammé;
Semblable au feu lointain d'un mourant incendie,
Sa flamme, dans le jour un moment assoupie,
Lance, au retour des nuits, des gerbes de clartés;
La mer rougit des feux dans son sein reflétés,

Et les vents, agitant ce panache sublime,
Comme un pilier en feu d'un temple qui s'abîme,
Font pencher sur Pœstum, jusqu'à l'aube des jours,
La colonne de feu qui s'écroule toujours.
A la sombre lueur de cet immense phare,
Harold longe les bords où frémit le Ténare;
Où l'Élysée antique en un désert changé,
Étalant les débris de son sol ravagé,
Du céleste séjour dont il offrait l'image,
Semble avoir conservé les astres sans nuage.
Mais là, près de la tombe où le grand cygne dort,
Le vaisseau tout-à-coup tourne sa poupe au bord.
Fuyant de vague en vague, Harold, avec tristesse,
Voit sous les flots brillans la rive qui s'abaisse;
Bientôt son œil confond l'océan et les cieux;
Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,
Semblent s'évanouir en de vagues nuages,
Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

XIII.

Italie! Italie! adieu, bords que j'aimais!
Mes yeux désenchantés te perdent pour jamais!
O terre du passé, que faire en tes collines?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
On se retourne en vain vers les vivans; tout dort,
Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire,
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire!
Tout dort, et cependant l'univers est debout!
Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout!
Le Scythe et le Breton, de leurs climats sauvages,
Par le bruit de ton nom guidés vers tes rivages,
Jetant sur tes cités un regard de mépris,
Ne t'aperçoivent plus dans tes propres débris!
Et, mesurant de l'œil tes arches colossales,
Tes temples, tes palais, tes portes triomphales,

Avec un rire amer demandent vainement
Pour qui l'immensité d'un pareil monument?
Si l'on attend qu'ici quelqu'autre César passe,
Ou si l'ombre d'un peuple occupe tant d'espace?
Et tu souffres sans honte un affront si sanglant?
Que dis-je? tu souris au barbare insolent!
Tu lui vends les rayons de ton astre qu'il aime!
Avec un lâche orgueil tu lui montres, toi-même,
Ton sol partout empreint des pas de tes héros;
Ces vieux murs où leurs noms roulent en vains échos;
Ces marbres mutilés par le fer du barbare,
Ces bustes, avec qui son orgueil te compare,
Et de ces champs féconds les trésors superflus,
Et ce ciel qui t'éclaire, et ne te connaît plus!
Rougis!.... Mais non: briguant une gloire frivole,
Triomphe! On chante encore au pied du Capitole!
A la place du fer, ce sceptre des Romains,
La lyre et le pinceau chargent tes faibles mains;

Tu sais assaisonner des voluptés perfides;
Donner des chants plus doux aux voix de tes Armides;
Animer les couleurs sous un pinceau vivant;
Ou, sous l'adroit burin de ton ciseau savant,
Prêter avec mollesse au marbre de Blanduse
Les traits de ces héros dont l'image t'accuse!
Ta langue, modulant des sons mélodieux,
A perdu l'âpreté de tes rudes aïeux;
Douce comme un flatteur, fausse comme un esclave,
Tes fers en ont usé l'accent nerveux et grave;
Et semblable au serpent, dont les nœuds assouplis,
Du sol fangeux qu'il couvre imitent tous les plis,
Façonnée à ramper par un long esclavage,
Elle se prostitue au plus servile usage,
Et, s'exhalant sans force en stériles accens,
Ne fait qu'amollir l'ame et caresser les sens.

Monument écroulé, que l'écho seul habite!
Poussière du passé, qu'un vent stérile agite!

Terre, où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux !
Où, sur un sol vieilli les hommes naissent vieux ;
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre ;
Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre ;
Où l'amour n'est qu'un piége, et la pudeur qu'un fard ;
Où la ruse a faussé le rayon du regard ;
Où les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore,
Un nuage éclaté qui retentit encore !
Adieu ! pleure ta chute en vantant tes héros !
Sur des bords où la gloire a ranimé leurs os,
Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine !...

XIV.

Mais, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux !
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux ;
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire ;
La foi sur tes débris a fondé son empire !

La nature, immuable en sa fécondité,
T'a laissé deux présens : ton soleil, ta beauté!
Et, noble dans son deuil, sous tes pleurs rajeunie,
Comme un fruit du climat enfante le génie!
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant!
A ce bruit impuissant, la terre tremble encore!
Et tout cœur généreux te regrette et t'adore!

Et toi, qui m'as vu naître, Albion! cher pays
Qui ne recueilleras que les os de ton fils,
Adieu! tu m'as proscrit de ton libre rivage,
Mais dans mon cœur brisé j'emporte ton image!
Et, fier du noble sang qui parle encore en moi,
De tes propres vertus t'honorant malgré toi,
Comme ce fils de Sparte allant à la victoire,
Je consacre à ton nom, ou ma mort, ou ma gloire!
Adieu donc, je t'oublie, et tu peux m'oublier :
Tu ne me reverras que sur mon bouclier!...

XV.

Que ce vent dans ma voile avec grâce soupire!
On dirait que le flot reconnaît mon navire,
Comme le fier coursier, par son maître flatté,
Hennit en revoyant celui qu'il a porté!
Oui, vous m'avez déjà bercé sur vos rivages,
O vagues! de mon cœur orageuses images!
Plaintives, sans repos, terribles comme lui,
Vous savez qui j'étais; mais qui suis-je aujourd'hui?
Ce que j'étais alors : un mystère, un problème;
Un orage éternel qui roule sur lui-même;
Un rêve douloureux qui change sans finir;
Un débris du passé qui souille l'avenir;
Un flot comme ces flots errant à l'aventure,
Portant de plage en plage une écume, un murmure,
Et qui, semblable en tout au mobile élément,
Sans avancer jamais flotte éternellement.

Qu'ai-je fait de mes jours? où sont-ils? quel usage,
Aux autres, à moi-même, atteste leur passage?
Quelle borne éternelle a marqué mon chemin?
Quel fruit ai-je cueilli qui n'ait trompé ma main?
Tentant mille sentiers sans savoir lequel suivre,
Où n'ai-je pas erré?... mais errer, est-ce vivre?...
N'est-il pas dans le ciel, en nous même, ici-bas,
Quelque but éclatant pour diriger nos pas,
Et vers qui l'espérance, en marchant, puisse dire:
S'il m'échappe, du moins je sais à quoi j'aspire.

L'hirondelle, en suivant les saisons dans les airs,
Voit, des bords qu'elle fuit, l'autre rive des mers;
Le pilote, que l'ombre entoure de ses voiles,
Suit un phare immobile au milieu des étoiles;
L'aigle vole au soleil, la colombe à son nid;
Sur l'abîme orageux que sa proue applanit,
Sous des cieux inconnus guidé par sa boussole,
A travers l'horizon le vaisseau voit le pôle;

L'homme seul ne voit rien pour marquer son chemin,
Qu'hier et qu'aujourd'hui, semblables à demain,
Et, changeant à toute heure et de but et de route,
Marche, recule, avance, et se perd dans son doute !

XVI.

Mon but ! trop près de moi mes mains l'avaient placé.
J'ai fait deux pas à peine, et je l'ai dépassé !
J'ai chanté ; l'univers, charmé de mon délire,
D'une gloire précoce a couronné ma lyre :
C'est assez ; je suis las de ce stérile bruit,
Par l'écho monotone en tous lieux reproduit ;
Un nom ! toujours un nom ! qu'est-ce qu'un nom m'importe,
Hélas ! et qu'apprend-il à celui qui le porte ?
Que dans l'urne sans fond un mot de plus jeté
Tombe en retentissant dans la postérité.
Qu'est-ce que cette gloire incertaine, éphémère,
Qui s'écrit sur la feuille en léger caractère,

Dont sous l'aile du tems un seul mot effacé,
Emporte pour jamais le souvenir glacé?
Simulacre de gloire, ombre de renommée,
Qui s'engloutit dans l'onde ou se perd en fumée;
Fantôme dont mon cœur fut un jour ébloui,
Et que j'ai méprisé dès que j'en ai joui!

Il me faut cette gloire impérissable, immense,
Qui, payant d'autres cœurs d'une autre récompense,
Aux derniers coups du bronze encor retentissant,
Sur la terre ou les flots s'écrit avec du sang,
Et, couvrant d'un trophée un champ de funérailles,
Grave à jamais nos noms sur l'airain des batailles,
Ou sur les fondemens du temple ensanglanté
Que la victoire enfin fonde à la liberté!

XVII.

Souvent, le bras posé sur l'urne d'un grand homme,
Soit aux bords dépeuplés des longs chemins de Rome,

Soit sous la voûte auguste où, de ses noirs arceaux,
L'ombre de Westminster consacre ses tombeaux,
En contemplant ces arcs, ces bronzes, ces statues,
Du long respect des tems par l'âge revêtues,
En voyant l'étranger, d'un pied silencieux,
Ne toucher qu'en tremblant le pavé de ces lieux,
Et des inscriptions sous la poudre tracées,
Chercher pieusement les lettres effacées,
J'ai senti qu'à l'abri d'un pareil monument,
Leur grande ombre devait dormir plus mollement;
Que le bruit de ces pas, ce culte, ces images,
Ces regrets renaissans et ces larmes des âges
Flattaient sans doute encore au fond de leur cercueil,
De ces morts immortels l'impérissable orgueil;
Qu'un cercueil, dernier terme où tend la gloire humaine,
De tant de vanités est encor la moins vaine;
Et que pour un mortel peut-être il était beau
De conquérir du moins, ici-bas, un tombeau!...

Je l'aurai!... cependant mon cœur souhaite encore
Quelque chose de plus; mais quoi donc? il l'ignore.
Quelque chose au-delà du tombeau! que veux-tu?
Et que te reste-t-il à tenter? la vertu!
Eh bien, pressons ce mot jusqu'à ce qu'il se brise!
S'immoler sans espoir pour l'homme qu'on méprise;
Sacrifier son or, ses voluptés, ses jours
A ce rêve trompeur... mais qui trompe toujours,
A cette liberté que l'homme qui l'adore
Ne rachète un moment que pour la vendre encore;
Venger le nom chrétien du long oubli des rois;
Mourir en combattant pour l'ombre d'une croix;
Et n'attendre pour prix, pour couronne et pour gloire,
Qu'un regard de ce juge en qui l'on voudrait croire...
Est-ce assez de vertu pour mériter ce nom?
Eh bien! sachons enfin si c'est un rêve ou non!

XVIII.

Silence!... est-ce un nuage? ou l'ombre d'une voile
Qui du soir tout-à-coup leur dérobe l'étoile?
L'ombre approche, s'étend. « Aux armes! un vaisseau! »
Comme un noir ouragan son poids fait plier l'eau;
Ses trois ponts élevés d'étages en étages,
Ses antennes, ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Cachant l'azur du ciel aux yeux des matelots,
D'une nuit menaçante obscurcissent les flots.
Tel un vautour des mers, fondant sur l'hirondelle,
Couvre déjà l'oiseau de l'ombre de son aile.
Quel est ce pavillon? c'est l'odieux croissant.
Qu'entend-on sur son bord? un soupir gémissant,
Les sanglots des enfans et des vierges plaintives
Qui pleurent de Chio les paternelles rives,
Et qu'un vainqueur cruel traîne en captivité,
Pour présenter leur tête ou vendre leur beauté.

« Délivrons, dit Harold, ou vengeons ces victimes !
Que l'amour ne soit pas le prix sanglant des crimes!
Feu!..» L'éclair est moins prompt, le tonnerre ennemi
Éveille coup sur coup l'Ottoman endormi ;
Chaque boulet, fidèle au regard qui le guide,
Semble emprunter de l'homme un instinct homicide,
Trace un sillon sanglant dans les rangs qu'il abat,
Fait écrouler le pont sous les débris du mât,
Ou brise le timon dans les mains du pilote.
Déjà, comme un corps mort, la masse immense flotte.
En vain, pour éloigner le plomb qui fond sur eux,
Ses trois ponts à la fois vomissent tous leurs feux :
Comme un adroit lutteur le brick léger s'efface;
Les coups mal dirigés se perdent dans l'espace;
Cent boulets sur les flots vont jaillir en sifflant;
Puis d'un coup de timon, rapporté sur son flanc,
Dans ses agrès brisés son mât penché s'engage :
Harold, le sabre en main, s'élance à l'abordage;

Et faisant tournoyer son glaive autour de lui,
Trace un cercle sanglant; tout tombe, ou tout a fui;
C'en est fait! ses guerriers, élancés sur sa trace,
Du pont jonché de morts ont balayé l'espace.

XIX.

Rendez-vous! Mais quel cri de surprise et d'horreur
Dans son sanglant triomphe arrête le vainqueur?
L'Ottoman veut-il donc périr avec sa proie?
Voyez,... déjà la flamme en torrens se déploie;
Du pied fumant des mâts monte un long cri de mort:
Harold épouvanté s'élance sur son bord,
Et du navire en feu détachant son navire,
Hors du vent enflammé lentement se retire.
Pleurant sur son triomphe, il contemple de loin
Ce funèbre bûcher dont l'abîme est témoin.
Excité par les vents, le rapide incendie
De sabords en sabords court, monte, se replie,

Remonte, redescend, rase les flots fumans,
Entoure le vaisseau de ses feux écumans,
Et, sous les coups du vent éparpillant ses flammes,
Revient et l'engloutit sous ses brûlantes lames;
Lançant ses dards de feu, glissant comme un serpent,
Le long des mâts noircis il s'élève en rampant;
La vergue tombe en feu sur le pont qu'elle écrase;
La voile en frémissant se déroule et s'embrase;
Emportés dans les airs, ses lambeaux enflammés
Vont tomber sur les flots, à demi consumés,
Et la mer, les portant sur ses vagues profondes,
Semble rouler au loin des flammes au lieu d'ondes.
Mais le salpêtre en feu lance un dernier éclair;
L'air frémit, le coup part, le vaisseau vole en l'air:
Ses éclats retombant de distance en distance,
Sèment d'un son lugubre un lugubre silence;
L'onde éteint les débris, l'air emporte le bruit,
Et l'océan n'est plus que silence et que nuit.

XX.

Mais, sur les flots obscurs, quel son renaît, expire,
Et comme un cri plaintif roule autour du navire?
Serait-ce....? Harold, rebelle aux cris des matelots,
Reconnaît une voix,... s'élance au sein des flots,
Nage au bruit; voit flotter sur la nuit de l'abîme
Un débris qu'embrassait une jeune victime;
L'arrache aux flots jaloux, l'emporte triomphant,
Et revient sur le pont déposer.... une enfant.
Essuyant ses beaux yeux du flot qui les inonde,
De ses cheveux trempés il fait ruisseler l'onde,
La réchauffe aux rayons d'un foyer rallumé,
Et sous son vêtement à demi consumé,
Aux anneaux d'un collier qui pend sur sa poitrine,
Il découvre un portrait!... il le prend, il s'incline,
Aux lueurs de la flamme il contemple... Grands dieux!
Ces traits!... sont ceux d'Harold!!! il n'en croit pas ses yeux.

« Quel est ton nom? — Adda. — Ton pays? — Épidaure.
— Ta mère? — Éloydné. — Ton père? — Je l'ignore;
Ma mère, en expirant sous le glaive assassin,
Cacha, sans le nommer, son image en mon sein.
On dit qu'un étranger.... mais qui sait ce mystère?
— C'est assez! dit Harold; va! je serai ton père! »
Et pressant sur son cœur l'enfant abandonné,
Il murmurait tout bas le nom d'Éloydné!
Soit qu'il sût le secret de sa triste naissance,
Soit qu'il fût attendri des grâces de l'enfance,
Et voulût opposer à son cœur attristé
Cette image du ciel : innocence et beauté!

XXI.

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une terre éclore;
Terre dont l'océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil;

Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,
Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce! à ce nom, à cet auguste aspect,
L'esprit anéanti de pitié, de respect,
Contemplant du destin le déclin et la cime,
De la gloire au néant a mesuré l'abîme.
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,
L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète.
Mais à travers ce deuil, le regard enchanté
Reconnaît en pleurant son antique beauté;
Et la nature au moins, par le tems rajeunie,
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.
C'est toujours le pays du soleil et des dieux!
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux;
Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.

Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés,
Par l'arbre de Minerve à demi couronnés,
Expirent par degrés sur la plage sonore
Où Syrinx sous les flots semble gémir encore,
Et présentant aux yeux leurs penchans escarpés,
Du soleil tour-à-tour selon l'heure frappés,
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure,
Paraissent ondoyer en vagues de verdure.
Là, l'histoire ou la fable ont semé leurs grands noms
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.
Ce sommet, c'est le Pinde! et ce fleuve est Alphée!
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée;
Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu;
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.
Ces marais sont le Styx; ce gouffre est la Chimère!
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,
Ces bords, où sont écrits vingt siècles éclatans,
Retentissant encor des pas lointains du Tems,

D'un poème, scellé par la gloire et les âges,
Semblent à chaque pas dérouler d'autres pages.
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler;
Et, frappé tour-à-tour de son deuil, de ses charmes,
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes!
Tel, si pendant le cours d'un songe dont l'erreur
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,
Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère,
Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple en pleurant ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière;
Ces lèvres dont l'accent si doux à répéter
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter;
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre;
Et lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

XXII.

Homère! à ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge et d'une autre nature,
Homme! l'homme n'a plus de mot qui te mesure!
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poème!
Cependant tu fus homme; on le sent à tes pleurs!
Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs!
Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre ame,
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme!
Mais dans ces premiers jours, où, d'un limon moins vieux,
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé, dans sa magnificence,
Comme un autre océan, profond, sans rive, immense;

Sympathique miroir qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour-à-tour les grâces de ses rives;
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives;
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentans de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde!

Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit comme un Dieu!... par l'insulte et l'oubli!
On dit que sur ces bords où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire?....
Ta gloire! Ah! qu'ai-je dit? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau!
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entr'elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore, à ton dernier regard,
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard!

La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre;
Et de ces vils serpens qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles,
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris!

C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge:
Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage;
Le bruit d'un nom fameux de trop près entendu,
Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu
Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
Ébranle au loin le temple et tourmente l'oreille;
Mais qui, vibrant de loin et d'échos en échos,
Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,
Comme un céleste accent dans le vague soupire,
Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,

Attendrit la pensée, élève l'ame aux cieux,
De ses accords sacrés charme l'homme pieux,
Et tandis que le son lentement s'évapore,
Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

XXIII.

Mais quel est ce rocher qui, creusé par les mers,
Résonne nuit et jour du choc des flots amers,
Incline sur les eaux son sommet chauve et sombre,
Et couvre de si loin le vaisseau de son ombre?
Attestant sur ces bords les âges révolus,
Noble et dernier débris d'un temple qui n'est plus,
Une seule colonne y brave la tempête,
Et, du sein des écueils dressant encor sa tête,
Semble rester debout sur ces bords éclatans,
Comme entre un siècle et l'autre une borne des tems.
Des injures du ciel le pêcheur la préserve;
Et ce dernier soutien du temple de Minerve

Sert à guider de loin les yeux des matelots,
Ou l'esquif du pêcheur égaré sur les flots.
Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne.
Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnaît Sunium. Sunium! A ce nom,
Il croit revoir flotter la robe de Platon,
Quand ce sage, fuyant une foule insensée,
Venait dans le désert consulter... sa pensée;
Et qu'assis en silence aux bords des flots amers,
Son œil divin plongé dans le ciel ou les mers,
Écoutant en soi-même un vague et doux murmure,
Il croyait distinguer la voix de la nature,
Ou des sphères du ciel le bruit harmonieux,
Ou ces songes divins qui lui parlaient des dieux!
Voix céleste! qui parle au bord des mers profondes,
Dans les soupirs des bois, dans les accords des ondes,
Partout où l'homme enfin n'a point gravé ses pas,
Harold aussi t'entend!.. mais ne te comprend pas!

XXIV.

Son vaisseau lentement flotte en longeant la plage :
Mais quel chant solennel s'élève du rivage?
Quel immense cortége en blancs habits de deuil,
De colline en colline, et d'écueil en écueil,
Comme un troupeau lointain que le berger ramène,
Par ses prêtres conduit serpente dans la plaine?
Quel deuil semble peser sur leurs fronts affligés?
De quel pieux fardeau leurs bras sont-ils chargés?
Avec quel saint respect sur l'herbe ils le déposent,
Et fléchissant leurs fronts, de larmes les arrosent?
Approchons!... De plus près le vent soufflant du bord
Aux oreilles d'Harold porte un hymne de mort;
Il frémit; mais son cœur dédaigne un vain présage,
Et bientôt son esquif l'a jeté sur la plage :
A la foule attentive il se mêle au hasard;
Quel spectacle, grands dieux! vient frapper son regard!

Auprès d'un simple autel formé d'un cype antique,
Qui du temple écroulé jonchait le vieux portique,
Trois fois douze cercueils avec ordre rangés,
De palmes, de cyprès, de narcisse ombragés,
Formaient autour du prêtre une funèbre enceinte,
Où les diacres chantaient en répandant l'eau sainte.
Harold, en contemplant ces pompes du trépas,
Croit compter des guerriers tombés dans les combats;
Et promenant sur eux ses yeux voilés de larmes,
Cherche autour des tombeaux ces fiers coursiers, ces armes,
Ces bronzes, ces tambours qui, pleurant les héros,
D'un dernier bruit de gloire accompagnent leurs os!
Il ne voit que des fleurs et des voiles pudiques,
Des emblêmes touchans des vertus domestiques,
Les couronnes d'hymen, l'aiguille, les fuseaux
Que les femmes d'Hellé portaient jusqu'aux tombeaux;
Des vierges qui, vidant des corbeilles d'acanthe,
Effeuillaient sous leurs doigts les lys de l'Érymanthe,

Des enfans éplorés, en habits d'orphelin,
Tenant les coins flottans des longs linceuls de lin;
Et plus loin des guerriers qui, la tête inclinée,
Plaignant avant le tems la beauté moissonnée,
Pressaient en frémissant leurs glaives dans leur main,
Et poussant des sanglots qu'ils retiennent en vain,
A l'horreur de ce deuil semblaient livrer leurs ames,
Et pleuraient sans rougir... comme on pleure des femmes.
A cet étrange aspect, saisi d'étonnement,
Harold n'ose troubler leur saint recueillement;
Mais au moment fatal du divin sacrifice,
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel,
Et, victime échappée au sort qu'elle raconte,
Le front ceint de lauriers, mais rougissant de honte,
Ses longs cheveux épars, emblême de son deuil,
Chante l'hymne de mort à ses sœurs du cercueil!

XXV.

« Sur les sommets glacés du sauvage Érymanthe,
Des bords délicieux où le Lâos serpente,
Fuyant les fers sanglans d'un vainqueur inhumain,
De rochers en rochers nous gravissons en vain;
Le féroce Delhys, que son vézir excite,
Nous suivant jusqu'aux lieux que le tonnerre habite,
Comme un troupeau de daims forcé par les chasseurs,
Fait tomber sous ses coups nos derniers défenseurs;
Déjà, du haut des monts, sur nos camps descendue,
Notre dernière nuit nous dérobe à sa vue :
Nuit courte! nuit suprême, hélas! dont le matin
Doit éclairer l'horreur de notre affreux destin!
Le sommeil ne vint pas effleurer nos paupières;
Les prêtres, vers le ciel élevant nos prières,
En mots mystérieux, que nous n'entendions pas,
Bénissaient sous nos pieds la terre du trépas;

Sur le granit tranchant des roches escarpées,
Les guerriers aiguisaient le fil de leurs épées,
Et les voyant briller, les pressaient sur leur cœur,
Comme un frère mourant embrasse son vengeur!
Assises à leurs pieds, les mères, les épouses,
De ces heures de mort, hélas! encor jalouses,
D'une invincible étreinte enlaçaient leurs époux,
Ou, posant tristement leur fils sur leurs genoux,
Dans un amer baiser qu'interrompaient leurs larmes,
Pour la dernière fois s'enivraient de leurs charmes,
Et leur faisaient couler, avant que de périr,
Les gouttes de ce lait que la mort va tarir!...

» Mais à peine, dorant les sommets du Ménale,
L'aurore suit au ciel l'étoile matinale,
La terre retentit du cri d'Allah! Des pas
Dans l'ombre des vallons roulent avec fracas;
De menaçantes voix s'appellent, se répondent;
Sur nos fronts, sous nos pieds le fer luit, les feux grondent,

Et du rapide obus les livides clartés
Nous montrent nos bourreaux fondant de tous côtés;
Déjà, sous le tranchant du sanglant cimeterre,
Nos premiers rangs atteints, roulent, jonchent la terre;
Par un étroit sentier de noirs rochers couvert,
Un seul passage encore à la fuite est ouvert;
Les vierges, les vieillards, à la hâte s'y glissent;
Leurs enfans dans les bras, les mères y gravissent,
Et tandis que nos fils, nos frères, nos époux
En disputent l'entrée en périssant pour nous,
D'un sommet escarpé qui pend sur un abîme
Pour attendre la mort, nous atteignons la cime.

XXVI.

» C'était un tertre vert sur un pic suspendu :
L'Érymanthe à nos pieds, par un torrent fendu,
Découvrait tout-à-coup un gouffre vaste et sombre,
Dont l'œil épouvanté n'osait mesurer l'ombre;

Des rochers s'y dressaient sur leur base tremblans ;
Des troncs déracinés en hérissaient les flancs ;
Des vautours tournoyant, plongeant dans ses ténèbres,
En frappaient les parois de leurs ailes funèbres,
Et, dans le fond voilé du gouffre sans repos,
On entendait, sans voir, mugir, hurler des flots
Dont les vents engouffrés dans l'abîme qui fume,
Sur ses bords déchirés roulaient, brisaient l'écume,
Et du noir précipice épaississant la nuit,
D'une foudre éternelle y redoublaient le bruit !
De ce sublime écueil environné d'orage
Nos yeux plongeaient aussi sur le lieu du carnage.
Ils voyaient, sous le fer des cruels Musulmans,
Tomber, l'un après l'autre, amis, frères, amans,
Et par leur nombre, hélas ! que le glaive dévore,
Comptaient combien d'instans il nous restait encore !...
Déjà, sur les débris d'un peuple tout entier,
Le féroce Ottoman s'ouvre un sanglant sentier.

Une femme, une mère, ô désespoir sublime!
«Il ne nous reste plus qu'un vengeur!.. c'est l'abîme! »
Dit-elle ; et vers le bord précipitant ses pas,
Elle montre l'enfant qui sourit dans ses bras,
De sa bouche entr'ouverte arrache la mamelle,
L'élève dans ses mains, tremble, hésite, chancelle,
Et, s'animant aux cris d'un vainqueur furieux,
Le lance dans l'abîme en détournant les yeux!...
Le gouffre retentit en dévorant sa proie.
Elle sourit au bruit que l'écho lui renvoie,
Et se tournant vers nous: « Vous frémissez? pourquoi?
» Il est libre, dit-elle ; et vous, imitez-moi,
» Mères, qui nourrissant vos fils du lait des braves,
» N'avez pas, dans vos flancs, porté de vils esclaves! »
Chaque mère, à ces mots, dans l'abîme sans fond,
Jette un poids à son tour, et l'abîme répond ;
Puis, formant tout-à-coup une funèbre danse,
Entrelaçant nos mains et tournant en cadence,

Aux accens de ce chœur, qu'aux rives de l'Ysmen
Les vierges vont chanter aux fêtes de l'hymen,
Notre foule en s'ouvrant forme une ronde immense,
Et, chaque fois que l'air finit et recommence,
Celle qu'au bord fatal a ramené le sort,
Comme un anneau brisé d'une chaîne de mort,
S'en détache, et d'un saut s'élance dans l'abîme;
Le bruit sourd de son corps, roulant de cime en cime,
Du gouffre insatiable ébranlant les échos,
Accompagnait le chœur, qui chantait en ces mots:
Contraste déchirant! air gracieux et tendre,
Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre,
Et dont le doux refrain et l'amoureux accord
Doublaient en cet instant les horreurs de la mort!

XXVII.

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Pourquoi pleurer? C'est ton jour le plus beau!
Vierge aux yeux noirs, pourquoi pencher ta tête,
Comme un beau lys courbé par la tempête,
Que son doux poids fait incliner sur l'eau?

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

C'est ton amant! il vient; j'entends ses pas;
Que cet anneau soit le sceau de sa flamme;
Si ton amour est entré dans son ame,
Sans la briser il n'en sortira pas!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Entre tes mains prends ce sacré flambeau;
Vois comme il jette une flamme embaumée!

Que d'un feu pur votre ame consumée
Parfume ainsi la route du tombeau!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Vois-tu jouer ces chevreaux couronnés
Que sur ton seuil ont laissé tes compagnes?
Ainsi bientôt l'émail de nos campagnes
Verra bondir tes heureux nouveaux-nés!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Vole au vallon, courbe un myrte en cerceau,
Pour ombrager ton enfant qui sommeille;
Le moissonneur prépare sa corbeille,
La jeune mère arrondit son berceau!

Semez, semez de narcisse et de rose.
Semez la couche où la beauté repose!

Sais-tu les airs qu'il faut pour assoupir
Le jeune enfant qui pend à la mamelle?

Entends, entends gémir la tourterelle,
D'une eau qui coule imite le soupir!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

XXVIII.

» Ainsi, guidant nos pas aux accens du plaisir,
Ces chants faits pour l'amour nous servaient à mourir!
Telle aux champs des combats la musique guerrière,
Ouvrant aux combattans la sanglante carrière,
Jusqu'aux bouches du bronze accompagne leurs pas,
Et mêle un air de fête aux horreurs du trépas!
Mais d'instans en instans, hélas! tournant plus vite,
Le chœur se rétrécit, le chant se précipite,
Et le bruit de nos voix, que retranche le sort,
Décroît avec le nombre et meurt avec la mort!...
A coups plus répétés déjà l'abîme gronde,
Le cœur bat, le sol fuit; nos pas pressent la ronde;

Chaque tour emportait une femme, une voix...
Et le cercle fatal tourna soixante fois !
Moi-même... mais sans doute en cet instant terrible
Un ange me soutint sur son aile invisible,
Pour raconter au monde un sublime trépas
Qu'a vu ce siècle impie.... et qu'il ne croira pas! »

XXIX.

Elle ne parle plus, la foule écoute encore :
Un nuage d'encens s'enflamme et s'évapore ;
Et sur chaque cercueil, qu'il transforme en autels,
Fume comme le sang des martyrs immortels :
Le bronze des combats retentit sur leur cendre ;
Mais déjà l'étranger est trop loin pour l'entendre :
Évoquant de ces bords le génie exilé,
Il s'élance, il franchit les hauteurs de Phylé ;
Phylé ! champs immortels, où le vengeur d'Athène,
Brisant les trente anneaux d'une sanglante chaîne,

Sur l'autel de Minerve, à côté de Solon,
De sa fumante épée osa graver un nom!
Harold s'est arrêté sur ton roc qui domine
Les remparts de Cécrops, les flots de Salamine,
Et d'où le ciel sans borne ouvre de tout côté
L'horizon de la gloire et de la liberté!

XXX.

Le soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Phylé l'ombre du Penthélique;
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,
Comme un fils revenu des rives étrangères,
Qui partage au retour ses présens à ses frères,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,
Ces faisceaux éclatans de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissans qui roulent le tonnerre,

L'or qui paye le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor;
Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve,
L'Étolien couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga, ces hardis matelots
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,
Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide,
Aux sons de la trompette, aux accens du tambour,
Sous leurs drapeaux bénis défilent tour-à-tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes!

XXXI.

Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre;

Mais Harold, imposant silence à leurs transports :
« Je ne suis qu'un barbare, étranger sur vos bords,
» Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
» Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
» Vous, dont le monde entier, en comptant vos aïeux,
» Ne nomme que des rois, des héros, ou des dieux !
» Mais partout où le tems fait luire leur mémoire,
» Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
» Où la sainte pitié penche pour le malheur,
» La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur !...
» Je ne viens point ici, par de vaines images,
» Dans vos seins frémissans réveiller vos courages :
» Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté !
» Votre langue n'a plus qu'un seul mot !.. Liberté !
» Eh ! que dire aux enfans ou de Sparte, ou d'Athènes ?
» Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes !
» Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
» Le sol sacré raconte un triomphe, un trépas ;

» De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie :
» Vengeance! liberté! gloire! vertu! patrie!
» Ces voix, que les tyrans ne peuvent étouffer,
» Ne vous demandent pas des discours, mais du fer!
» Le voilà! prenez donc! armez-vous! que la terre
» Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère!
» Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
» Souvenez-vous d'hier, et songez à demain!
» Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
» Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves!
» Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir,
» Je ne demande rien, que le droit de mourir;
» De verser avec vous, sur les champs du carnage,
» Un sang bouillant de gloire et digne d'un autre âge,
» Et de voir en mourant mon génie adopté
» Par les fils de la Grèce et de la liberté!
» Oui : pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause,
» Je réponde à l'exil par une apothéose;

» Que sur les fondemens d'un nouveau Parthénon,
» La gloire, d'une larme arrose un jour mon nom,
» Et que de l'Occident ma grande ombre exilée,
» S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée,
» C'est assez ! Le martyre est le sort le plus beau
» Quand la liberté plane au-dessus du tombeau ! »

XXXII.

Le canon gronde au loin dans les vallons d'Alphée,
Sur les flots de Lépante et les flancs du Ryphée :
Au signal des combats qu'il entend retentir,
Tout Hellène est soldat, tout soldat est martyr.
Harold vole à ce bruit, comme l'aigle à la foudre.
Le voyez-vous, perçant ces nuages de poudre,
Abandonner le mors à son fougueux coursier?
Dans des sillons de feux, sous des voûtes d'acier,
S'élancer, des héros étonner le courage,
S'enivrer de la mort et sourire au carnage,

Tandis qu'autour de lui, par la foudre emportés,
Des membres palpitans pleuvent de tous côtés?
Au sifflement du plomb, au fracas de la bombe
Qui creuse un sol fumant, rebondit et retombe,
Il s'arrête.... il écoute.... il semble avec transport
Exposer comme un but sa poitrine à la mort,
Et l'œil en feu, semblable à l'ange de la guerre,
Jouer avec le glaive et braver le tonnerre.

XXXIII.

Oui! le dieu des mortels est le dieu des combats!
Le carnage est divin, la mort a des appas!
Et celui qui, des mers élevant les nuages,
Déchaîna l'aquilon pour rouler les orages,
Et fit sortir du choc de la foudre en fureur
Ces bruits majestueux qui charment la terreur,
Par un secret dessein de sa vaste sagesse,
A caché pour le brave une sanglante ivresse,

Un goût voluptueux, un attrait renaissant,
Dans ce jeu redoutable où le prix est du sang,
Où le sort tient les dés, où la mort incertaine
Plane comme un vautour sur une proie humaine,
Et de la gloire enfin découvrant le flambeau,
Proclame.... Quoi?... Le nom de ce vaste tombeau!

XXXIV.

Qu'un autre aux tons d'Homère ose monter sa lyre!
Chante d'un peuple entier le généreux martyre,
Martyre triomphant qui, d'un sang glorieux,
Délivre la patrie et rachète les cieux!
Un jour, quand du lointain les sublimes nuages
Couvriront ces exploits du mystère des âges,
Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris,
Auprès du nom des dieux sur les autels inscrits,
Régneront; maintenant, il suffit qu'on les nomme.
Pour son siècle incrédule un héros n'est qu'un homme!

Mais la croix triomphante a vu fuir le croissant;
La Grèce s'est lavée avec son propre sang,
Et les fiers Osmanlhys, les Delhys et les Slaves,
Vils esclaves dressés à chasser aux esclaves,
Vont, au lieu de trophée, en dignes fils d'Othman,
Porter leur propre tête aux portes du sultan.

XXXV.

Le Panthéon s'éveille aux accens des prophètes :
Mais Harold triomphant se dérobe à ses fêtes,
Et, laissant retomber le glaive de sa main,
De ses déserts chéris il reprend le chemin.

Il est des cœurs fermés aux bruits légers du monde,
Où le bonheur n'a plus d'écho qui lui réponde,
Mais où la pitié seule élève encor sa voix,
Comme une eau murmurante au fond caché des bois.
Êtres mystérieux, inconnus, solitaires,
Fuyant l'éclat, la foule et les routes vulgaires;

Le courant de la vie est trop lent à leur gré;
Seule, il faut que leur ame ait un lit séparé,
Où roulant à grands flots, et de cimes en cimes,
Tantôt sur les sommets, tantôt dans les abîmes,
Elle gronde, elle écume, elle emporte ses bords;
Où, calmant tout-à-coup ses orageux transports,
Sans désir, sans penchant, comme oubliant sa pente,
Dans un repos rêveur elle dorme et serpente,
Et réfléchisse en paix, dans son flottant miroir,
La nature et le ciel, et le calme du soir.
Cœurs pétris de contraste, étrangers où nous sommes,
Hommes, mais tour-à-tour plus ou moins que des hommes,
Tel est Harold : cherchons le désert qu'il a fui;
Le repos dans la foule est un enfer pour lui.

Sur les flancs ombragés du sublime Aracynthe,
Lieux où la mer, formant une orageuse enceinte,
Vit au jour d'Actium le sceptre des humains,
Comme un glaive brisé, rouler de mains en mains;

Près d'un vallon couvert d'ifs à la feuille obscure,
Où dans son large lit l'Achéloüs murmure,
Et dans le sein des mers, prêt à perdre ses flots,
Répand dans les forêts de funèbres sanglots;
Sous les troncs ténébreux des cyprès, des platanes,
Qui cachent, comme un voile, aux regards des profanes,
Sur la terre d'Islam un temple du vrai dieu,
Harold s'arrête, et frappe aux portes d'un saint lieu,
Où la plaintive voix d'un pieux solitaire
Réveillait seule, hélas! l'écho du monastère.
Seul et dernier gardien de ces divins autels,
Le vieillard n'avait plus de nom chez les mortels.
Cyrille était son nom parmi les saints; son âge
N'avait point vers la terre incliné son visage;
La prière, en fixant son ame sur les cieux,
Vers la voûte céleste avait tourné ses yeux,
Et son front, couronné de ses boucles fanées,
Portait légèrement le fardeau des années;

Ses lèvres respiraient les grâces de son cœur;
Il tenait dans ses mains ce sceptre du pasteur,
Ce bâton pastoral que ses mains paternelles
Étendaient autrefois sur des brebis fidèles.
Mais la houlette, hélas! veuve de son troupeau,
Ne servait qu'à guider le pasteur au tombeau;
Sa barbe à blancs flocons roulait sur sa poitrine.
Harold, en le voyant, se recueille et s'incline,
Et, frappé de silence à cet auguste aspect,
Aborde le vieillard avec un saint respect.
Il croit sentir, il sent, tandis qu'il le contemple,
Ce qu'éprouve un impie en entrant dans un temple.
Ces autels dont les fronts ont creusé les parois,
Ces murs que la prière a percés tant de fois,
L'ombre enfin du Très-Haut, sur ces lieux répandue,
Tout étonne, attendrit son ame confondue:
Il se trouble, et bientôt, ralentissant ses pas,
Semble adorer le dieu!... le dieu qu'il ne croit pas!

Le vieillard, de ses pieds essuyant la poussière,
Ouvre au fier pélerin sa porte hospitalière,
Et lui montre du doigt, sur la muraille écrit :
« BÉNI SOIT L'ÉTRANGER QUI VIENT AU NOM DU CHRIST! »

XXXVI.

Ces murs abandonnés pour Harold ont des charmes:
Dans la salle sonore il dépose ses armes;
Ses pages sont assis à l'ombre de leurs tours;
Ses fiers coursiers, paissant l'herbe des vastes cours,
Errent en liberté sur les funèbres pierres
Qui des sacrés martyrs indiquent les poussières,
Et les frappant du pied, de longs hennissemens
Font résonner l'écho de ces vieux monumens :
Mais Harold n'entend plus leur voix qui le rappelle;
De caveaux en caveaux, de chapelle en chapelle,
Égarant nuit et jour ses pas silencieux,
Il murmure, il soupire, il lève au ciel ses yeux,

Et son ame, oubliant des scènes effacées,
Reprend à son insu le cours de ses pensées.
Mais à quoi pense-t-il ?.... Il est de courts instans
Où notre ame, échappant à la matière, au tems,
Comme l'aigle qui plonge au-dessus des nuages,
Se perd dans un chaos de sentimens, d'images,
Fantômes de l'esprit, pressentimens confus,
Que nul mot ne peut peindre et qu'aucun œil n'a vus ;
Ténébreux océan où, d'abîme en abîme,
L'esprit roule, englouti dans une nuit sublime,
Et du ciel à la terre, et de la terre aux cieux ;
Jusqu'à ce qu'un éclair, éblouissant nos yeux,
Comme le dernier coup de foudre après l'orage,
Vienne d'un trait de feu déchirer ce nuage,
Et répandant sur l'ame une affreuse clarté,
La replonge soudain dans son obscurité !
Ainsi roulait d'Harold l'orageuse pensée,
Et semblable à la flèche avec force lancée,

Qui revient briser l'arc d'où le trait est parti,
Revenait déchirer son sein anéanti!
Oui, la pensée humaine est une double épée,
Une arme à deux tranchans, au feu du ciel trempée,
Don propice ou fatal que nous ont fait les dieux,
Pour nous frapper nous même, ou conquérir les cieux!

XXXVII.

Qu'un bizarre destin préside à notre vie!
La gloire lui refuse un trépas qu'il envie!
Et ses jours dans l'oubli, de momens en momens,
S'éteignent comme un feu qui manque d'alimens!
Voyez pâlir son front! voyez sa main tremblante,
Pour affermir en vain sa marche chancelante,
Chercher à chaque pas un repos, un appui!
On dirait que le sol se dérobe sous lui;
Que la nuit l'environne, ou qu'il voit, comme Oreste,
Deux soleils s'agiter dans la voûte céleste!

Tel qu'un génie enfant qui veille sur ses jours,
Adda, sa chère Adda l'accompagne toujours;
C'est elle, dont la voix, plus douce à son oreille,
De sombres visions quelquefois le réveille:
Ses yeux avec douceur semblent la contempler;
Du doux nom de sa fille il aime à l'appeler;
Sa fille aura bientôt ces grâces et cet âge....
Ce n'est pas elle, hélas! au moins c'est son image!
Et son cœur un moment par le bonheur trompé,
Oublie à son aspect le coup qui l'a frappé!...

A peine dix saisons, brillant sur son visage,
De printems en printems ont amené son âge
A ce terme incertain de la vie, où le cœur,
Comme un fruit sur sa tige où tient encor la fleur,
Au jour de la raison par degrés semble éclore,
Et par son ignorance au berceau touche encore;
Age pur! âge heureux des anges dans le ciel!
Qui formes pour leur ame un printems éternel,

Tu ne brilles qu'un jour pour les fils de la terre !
Alors que l'amour même, avec un œil de frère,
Peut fixer sans rougir son regard enchanté
Sur le front virginal de la jeune beauté,
Et demander sans crainte aux lèvres de l'enfance
Un sourire, un baiser purs comme l'innocence !

Ses blonds cheveux, livrés aux vents capricieux,
Couvrent à chaque instant son visage et ses yeux;
Mais sa main enfantine à chaque instant les chasse,
Et sur son col charmant les roulant avec grâce,
Sur lui, de ses beaux yeux laisse planer l'azur ;
Tels deux astres jumeaux veillent dans un ciel pur.

XXXVIII.

Minuit couvre les murs du sombre monastère :
Adda sommeille en paix dans sa tour solitaire.
Harold seul, du sommeil oubliant les pavots,
Ne peut plus assoupir son ame sans repos,

Et frappant les parvis de son pas monotone,
S'égare, et se guidant de colonne en colonne,
Aux mourantes clartés de la lampe des morts,
Dans le temple désert se traîne avec efforts.

De l'astre de la nuit un rayon solitaire,
A travers les vitraux du sombre sanctuaire,
Glissait comme l'espoir à travers le malheur,
Ou dans la nuit de l'ame un regard du Seigneur.
A sa lueur pieuse, Harold ému contemple
Les noms des morts brisés sur les pavés du temple;
Des martyrs et des saints les bustes insultés,
D'une trace récente encore ensanglantés,
Et l'autel, dépouillé d'une pompe inutile,
A peine relevé par les mains de Cyrille,
Mais dans sa solitude et dans sa nudité,
Couvert de ces terreurs, de cette majesté,
Qu'en dépit de la foi, du doute, ou du blasphême,
Le seul nom du Très-Haut imprime au marbre même.

Harold, ralentissant ses pas silencieux,
S'assied sur un tombeau. Quelle paix en ces lieux!
Dit-il; et que ces morts, dont je foule la pierre,
Dorment profondément dans leur lit de poussière!
L'espace qu'en ces lieux je couvre de mon pié,
A suffi pour ces saints : c'est là qu'ils ont prié;
C'est là qu'ils ont trouvé ce sommeil que j'envie!
Naître, prier, mourir, ce fut toute leur vie.
L'univers fut pour eux l'ombre de cet autel!
Et des songes divers qui bercent un mortel,
Science, ambition, gloire, amour, vertu, crime,
Ils n'en ont eu qu'un seul!... mais il était sublime!
Quoi? Ce songe immortel, en est-il un? Ce dieu
Qu'ils priaient à toute heure et voyaient en tout lieu,
Et dont jusqu'au tombeau leur ame possédée
Fit son seul aliment, n'est-ce rien qu'une idée?
Une idée éternelle! Un espoir, un appui
Que l'homme apporte au monde et remporte avec lui!

Qui suffit à l'emploi de cette ame infinie,
Qui, voilée un instant, jamais évanouie,
Plane de siècle en siècle et règne ici, partout !
N'est-ce rien ? Oserai-je ?... Ah ! peut-être est-ce tout ?
Peut-être que, seul but de tout ce qui respire,
Tout ce qui n'est pas lui n'est rien, rien qu'un délire ?
De hochets ici-bas nous changeons tour-à-tour ;
L'amour n'a qu'une fleur, le plaisir n'a qu'un jour ;
La coupe du savoir sous nos lèvres s'épuise ;
L'ambitieux conquiert un sceptre, et puis le brise.
La gloire est un flambeau sur un cercueil jeté,
Et qui brûle toujours la main qui l'a porté ;
Mais celui qui, brûlant pour la beauté suprême,
De ses désirs sacrés se consume lui-même,
Ne sent jamais tarir ses songes dans son sein ;
Ce qu'il rêvait hier, il le rêve demain,
Et l'espoir qu'il emporte au moment qu'il succombe,
Comme le fer du brave est scellé dans sa tombe !...

» Vains mortels! qui de nous ou de lui s'est lassé?
Lequel fut, répondez, le sage ou l'insensé?
Hélas! la mort le sait, le tombeau peut le dire;
Mais erreur pour erreur, délire pour délire,
Le plus long, à mes yeux, et le plus regretté,
C'est ce rêve doré de l'immortalité!

XXXIX.

» J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée:
J'ai toujours cherché Dieu! Mais mon ame lassée
N'a jamais pu donner de forme à ses désirs,
Et ne l'a proclamé que par ses seuls soupirs.
Dans les dieux d'ici-bas ne voyant qu'un emblème,
J'ai voulu, vain orgueil! m'en créer un moi-même!
Ah! j'aurais dû peut-être, humblement prosterné,
Le recevoir d'en haut, tel qu'il nous fut donné,
Et courbant sous sa foi ma raison qui l'ignore,
L'adorer dans la langue où l'univers l'adore!...

« Toi, dont le nom sublime a changé tant de fois !
Dieu, Jéhova, Sauveur, Destin, qui que tu sois !
Toi qu'on ne vit jamais qu'à travers un mystère !
Énigme dont le mot ferait trembler la terre !
Écoute : s'il est vrai qu'interrompant ses lois,
La nature ait jadis entendu notre voix ;
Que cédant au pouvoir d'un nom que tout redoute,
Les astres enchantés suspendissent leur route,
Et qu'au charme vainqueur de mots mystérieux,
La lune en chancelant se détachât des cieux ;
Dût ce ciel m'écraser ! dût, à ce mot suprême,
La terre en s'entrouvrant m'anéantir moi-même,
Par le seul charme vrai, puissant, universel,
Un désir dévorant dans le sein d'un mortel,
Je t'évoque ! réponds, fût-ce aux coups de la foudre,
Et qu'un mot vienne enfin me confondre ou m'absoudre !

» Et vous, dont le tombeau retentit sous mes pas !
Manes ensevelis dans un sanglant trépas !

Dans l'éternel bonheur si la pitié vous reste,
Au nom, au nom du Dieu que le martyre atteste,
Éveillez-vous! parlez; du fond du monument
Que j'entende un seul mot!...un soupir seulement!
Un soupir suffirait pour éclaircir mon doute! »
Et collant son oreille à la funèbre voûte,
Il semblait écouter un murmure lointain;
Et quand le saint vieillard, au retour du matin,
Vint rallumer la lampe éteinte avec l'aurore,
Le front dans la poussière il écoutait encore!

XL.

Mais son regard en vain se soulève au soleil;
Le jour vient sans chaleur, la nuit vient sans sommeil;
Son front tombe accablé sous le poids des journées,
Et chaque heure en fuyant emporte des années:
Il ne sent point son mal, mais son mal, c'est la mort!
Voyez-vous dans son lit s'écouler à plein bord

Ce fleuve du désert, ce Nil sacré, dont l'onde
D'un bruit majestueux bat sa rive féconde?
Comme l'éternité son flot renaît toujours;
Nul obstacle nouveau ne s'oppose à son cours;
De la mer qui l'attend son urne est loin encore...
Cependant tout-à-coup le sable le dévore,
Et dans son propre lit soudain évanoui
L'œil en vain le demande, il n'est plus, il a fui!
Ainsi les jours d'Harold fuyaient, et de sa vie,
Dans son sein jeune encor la source s'est tarie!
Mais il rêve toujours, les mers, les cieux, les bois.
« Adda, soutiens mes pas pour la dernière fois;
Avant que ce beau jour cède à la nuit obscure,
Laisse-moi dans sa gloire adorer la nature! »

XLI.

L'astre du jour, qui touche à la cime des monts,
Semble du haut des cieux retirer ses rayons,

Comme un pêcheur, le soir, assis sur sa nacelle,
Retire ses filets d'où l'eau brille et ruisselle.
Le ciel moins éclatant laisse l'œil en son cours
De l'horizon limpide embrasser les contours,
Et d'un vol plus léger faisant glisser les ombres,
De ses reflets fondus dans des teintes plus sombres,
Comme un prisme agitant ses diverses couleurs,
Varie en s'éteignant ses mourantes lueurs.
Par un accord secret s'éteignant à mesure
Les flots, les vents, les sons, les voix de la nature,
Sous les ailes du soir tout paraît s'assoupir,
Le ciel n'a qu'un rayon... le jour n'a qu'un soupir!...

Harold, assis au pied de l'arbre au noir feuillage,
Contemple tour-à-tour les flots, les cieux, la plage,
Et recueillant le bruit des bois et de la mer,
Semble s'entretenir avec l'Esprit de l'air;
Tandis qu'à ses côtés folâtrant sur la rive,
Adda, tournant vers lui sa paupière attentive,

Brise les fleurs des champs écloses sous sa main,
En sème ses cheveux, en parfume son sein,
Et nouant en bouquets leur tiges qu'elle cueille,
Sur les genoux d'Harold en jouant les effeuille.

Du Pinde et de l'Œta les sommets escarpés,
Des derniers traits du jour à cette heure frappés,
Élevaient derrière eux leurs vastes pyramides,
D'où le soleil, brillant sur des neiges limpides,
Faisait jaillir au loin ses reflets colorés,
Et creusant en sillons des nuages dorés,
Comme un navire en feu flottant dans les orages,
Semblait près d'échouer sur ces sublimes plages.
S'abaissant par degrés, de coteaux en coteaux,
Les racines des monts se perdaient sous les eaux:
Là, comme un second ciel la mer semblait s'étendre,
Et reposait les yeux dans un azur plus tendre;
L'Aracynthe y jetait son ombre loin du bord,
Et reflétés au loin dans son golfe qui dort,

Ses neiges, ses forêts, et ses côtes profondes
Flottaient au gré du vent dans le miroir des ondes.
La mer des Alcyons, si douce aux matelots,
En sillons écumeux ne roulait point ses flots;
Une brise embaumée en ridait la surface;
La vague sous la vague expirant avec grâce,
N'élevait sur ses bords ni murmure, ni voix;
Seulement sur son sein, bondissant quelquefois,
Un flot qui retombait en brillante poussière,
Semait sur l'océan un flocon de lumière.
Fuyant avec le jour sur les déserts de l'eau,
Le vent arrondissait le dôme d'un vaisseau,
Ou faisait frissonner sous le mât qu'il incline
Le triangle flottant d'une voile latine,
Que le soleil dorait de son dernier rayon,
Comme un léger nuage au bord de l'horizon;
Aucun bruit sous le ciel, que la flûte des pâtres,
Ou le vol cadencé des colombes bleuâtres,

Dont les essaims, rasant le flot sans le toucher,
Revenaient tapisser les mousses du rocher,
Et mêler aux accords des vagues sur les rives
Le doux gémissement de leurs couples plaintives!
Enfin dans les aspects, les bruits, les élémens,
Tout était harmonie, accord, enchantemens,
Et l'ame et le regard, flottant à l'aventure,
S'élevaient par degrés au ton de la nature,
Comme aux tons successifs d'un concert enchanteur,
Une musique élève et fait vibrer le cœur!

XLII.

« Triomphe, disait-il, immortelle nature!
Tandis que devant toi ta frêle créature,
Élevant ses regards de ta beauté ravis,
Va passer et mourir; triomphe! tu survis!
Qu'importe? Dans ton sein que tant de vie inonde,
L'être succède à l'être, et la mort est féconde!

Le tems s'épuise en vain à te compter des jours,
Le siècle meurt et meurt, et tu renais toujours!
Un astre dans le ciel s'éteint? tu le rallumes!
Un volcan dans ton sein frémit? tu le consumes!
L'Océan de ses flots t'inonde? tu les bois!
Un peuple entier périt dans les luttes des rois?
La terre de leurs os engraissant ses entrailles,
Sème l'or des moissons sur le champ des batailles!
Le brin d'herbe foulé se flétrit sous mes pas,
Le gland meurt, l'homme tombe, et tu ne les vois pas!
Plus riante et plus jeune au moment qu'il expire,
Hélas! comme à présent tu sembles lui sourire,
Et, t'évanouissant dans toute ta beauté,
Opposer à sa mort ton immortalité!!!

» Quoi donc? n'aimes-tu pas au moins celui qui t'aime?
N'as-tu point de pitié pour notre heure suprême?
Ne peux-tu, dans l'instant de nos derniers adieux,
D'un nuage de deuil te voiler à mes yeux?

Mes yeux moins tristement verraient ma dernière heure
Si je pensais qu'en toi quelque chose me pleure!
Que demain la clarté du céleste rayon
Viendra d'un jour plus pâle éclairer mon gazon!
Et que les flots, les vents, et la feuille qui tombe,
Diront : Il n'est plus là; taisons-nous sur sa tombe.
Mais non! tu brilleras demain comme aujourd'hui!
Ah! si tu peux pleurer, nature, c'est pour lui!
Jamais être, formé de poussière et de flamme,
A tes purs élémens ne mêla mieux son ame!
Jamais esprit mortel ne comprit mieux ta voix!
Soit qu'allant respirer la sainte horreur des bois,
Mon pas mélancolique, ébranlant leurs ténèbres,
Troublât seul les échos de leurs dômes funèbres;
Soit qu'au sommet des monts, écueils brillans de l'air,
J'entendisse rouler la foudre, et que l'éclair,
S'échappant coup sur coup dans le choc des nuages,
Brillât d'un feu sanglant comme l'œil des orages;

Soit que livrant ma voile aux haleines des vents,
Sillonnant de la mer les abîmes mouvans,
J'aimasse à contempler une vague écumante
Crouler sur mon esquif en ruine fumante,
Et m'emporter au loin sur son dos triomphant,
Comme un lion qui joue avec un faible enfant!
Plus je fus malheureux, plus tu me fus sacrée!
Plus l'homme s'éloigna de mon ame ulcérée,
Plus, dans la solitude, asile du malheur,
Ta voix consolatrice enchanta ma douleur!
Et maintenant encore... à cette heure dernière...
Tout ce que je regrette en fermant ma paupière,
C'est le rayon brillant du soleil du midi
Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi!

XLIII.

» Oui, seul, déshérité des biens que l'ame espère,
Tu me ferais encore un Eden de la terre;

Et je pourrais, heureux de ta seule beauté
Me créer dans ton sein ma propre éternité!
Pourvu que, dans les yeux d'un autre être, mon ame
Réfléchît seulement son extase et sa flamme,
Comme toi-même ici tu réfléchis ton Dieu,
Je pourrais... mais j'expire... arrête... encore adieu!
Adieu, soleils flottans dans l'azur de l'espace!
Jours rayonnans de feux, nuits touchantes de grâce!
Du soir et du matin ondoyantes lueurs!
Forêts où de l'aurore étincellent les pleurs!
Sommets brillans des monts où la nuit s'évapore,
Nuages expirans, qu'un dernier rayon dore!
Arbres qui balancez d'harmonieux rameaux!
Bruits enchantés des airs, soupirs, plaintes des eaux!
Ondes de l'océan, sans repos, sans rivages,
Vomissant, dévorant l'écume de vos plages!
Voiles! grâces des eaux qui fuyez sur la mer!
Tempête où le jour brille et meurt avec l'éclair!

Vagues qui, vous gonflant comme un sein qui respire,
Embrassez mollement le sable ou le navire!
Harmonieux concert de tous les élémens!
Bruit! silence! repos! parfums! ravissemens!
Nature enfin, adieu!... Ma voix en vain t'implore,
Et tu t'évanouis au regard qui t'adore.
Mais la mort de plus près va réunir à toi,
Et ce corps, et ces sens, et ce qui pense en moi,
Et les rendant aux flots, à l'air, à la lumière,
Avec tes élémens confondre ma poussière.
Oui, si l'ame survit à son argile usé,
Comme un parfum plus vif quand le vase est brisé,
Elle ira!... »

XLIV.

Mais l'airain, comme une voix qui pleure,
Des heures d'un mourant frappe la dernière heure...
De sa couche funèbre, Harold entend, hélas!
Résonner dans la nuit cet appel du trépas;

Et, rappelant de loin son ame évanouie,
Compte les tintemens de sa lente agonie.
D'un côté de son lit, debout, le saint vieillard
Elève vers le ciel son sublime regard,
Et, tenant dans ses mains une torche de hêtre,
Ressemble au Tems qui voit l'éternité paraître :
De l'autre, entre ses doigts pressant sa froide main,
Adda, sous ses baisers, la réchauffant en vain,
S'abandonne en enfant à ses seules alarmes ;
Ses cheveux sur son sein ruissellent de ses larmes,
Et, penchant son beau front profané par le deuil,
Ressemble en sa douleur à l'ange du cercueil,
Qui, noyant dans ses pleurs sa torche évanouie,
Regarde palpiter la flamme de la vie !
Ainsi mourait Harold, et son œil abattu
Ne voyait en s'ouvrant qu'innocence et vertu,
Sur ce seuil où son ame, au terme de sa route,
N'allait porter, hélas ! que remords et que doute !...

Mais déjà son regard ne voit plus ici-bas
Que ces songes sanglans, précurseurs du trépas;
Il écoute; il entend des bruits, des cris de guerre;
Il croit compter les coups de son lointain tonnerre.
Le canon gronde!.. «Allons, mes armes! mon coursier!
Que ma main fasse encore étinceler l'acier!
Que mon dernier soupir rachète des esclaves!
Que mon sang fume au moins sur la terre des braves! »
Il dit; et succombant à ce dernier effort,
Se soulève avec peine, et retombe et s'endort;
Mais dans le long délire où ce sommeil le plonge,
Harold rêvait encor, sublime et dernier songe!
Jamais rêve, glaçant l'esprit épouvanté,
Ne toucha de plus près l'horrible vérité!...

XLV.

Délivré de ces maux dont la mort nous délivre,
Harold à son trépas s'étonnait de survivre,

Et de son corps flétri traînant les vils lambeaux,
S'avançait au hasard dans l'ombre des tombeaux;
Nul astre n'éclairait l'horizon solitaire;
Ce n'était plus le ciel, ce n'était plus la terre;
C'était autour de lui comme un second chaos;
Ses deux bras étendus ne touchaient que des os,
Qui, cherchant comme lui leurs pas dans les ténèbres,
Remplissaient l'air glacé de cliquetis funèbres;
Pareils au flot pressé par le flot qui le suit,
Je ne sais quel instinct les poussait dans la nuit;
Ils allaient, ils allaient, comme va la poussière
Que le vent du désert balaye en sa carrière,
Vers ces champs désolés où Josaphat en deuil
Verra le genre humain s'éveiller du cercueil.
Ces générations, dont la tombe est peuplée,
Se pressaient pour entrer dans l'obscure vallée.
L'ange exterminateur, une épée à la main,
A leur foule muette en fermait le chemin.

A peine Harold paraît : la barrière se lève;
L'ange aux regards de feu le pousse de son glaive,
Et seul, nu, palpitant, dans ce terrible lieu,
Pour subir son épreuve il entre devant Dieu;
Mais le Christ, plus brillant que l'éternelle aurore,
Sa balance à la main, n'y jugeait point encore!

XLVI.

« Harold! dit une voix, voici l'affreux moment!
Tu vas te prononcer ton propre jugement.
Pendant que tu vivais, dans une nuit obscure,
Abusant de ces jours que le ciel vous mesure,
Tu perdis à douter ce tems fait pour agir!
Bientôt le jour sans fin à tes yeux va surgir!
Mais du dieu qui t'aimait l'ineffable clémence
T'accorde une autre épreuve. Écoute! et recommence!
Mais tremble! car tu vas tirer ton dernier sort!
Au lieu le plus obscur, où, sur ces champs de mort,

La nuit semble épaissir ses ombres taciturnes,
L'ange du jugement vient de placer deux urnes
Dont l'uniforme aspect trompe l'œil et la main;
L'une d'elles pourtant renferme dans son sein
L'incorruptible fruit de cet arbre de vie,
Qu'aux premiers jours du monde une fatale envie
Fit cueillir, avant l'heure, à l'homme criminel,
Fruit qui donna la mort, et peut rendre éternel!
L'autre cache aux regards, dans son ombre profonde,
Celui qui tenta l'homme et qui perdit le monde!
Ce symbole du mal, ce ténébreux serpent,
Y roule les replis de son orbe rampant,
Et noircissant ses bords du venin qui le ronge,
Lance un dard éternel à la main qui s'y plonge!..
Avant de te juger, Jéhova, par ma voix,
T'ordonne de tenter ce redoutable choix;
Mais il te donne encor, pour guider ta paupière,
Des trois flambeaux divins la céleste lumière;

Marche avec ta raison, ton génie et ta foi!
Et si tu les éteins, malheur! malheur à toi!
Ta main, plongeant à faux dans l'urne mal choisie,
Puiserait au hasard ou la mort, ou la vie!.. »

XLVII.

Silence! — Tout se tait : Harold, glacé d'effroi,
Du ciel à ses côtés voit descendre la Foi;
Elle met dans ses mains ce feu pur, dont la flamme
Dans la nuit du destin éclaire et guide l'ame;
Mais ce jour éblouit son œil épouvanté.
Harold, aux premiers pas, trébuche à sa clarté,
Et rendant à la nuit sa débile paupière,
Le céleste flambeau s'éteint dans la poussière.
Harold emprunte alors celui de la raison;
Son faible éclat colore un moins large horizon;
Il suffit cependant à ses pas qu'il assure.
Ses pieds mieux affermis marchent avec mesure;

Mais des oiseaux de nuit le vol pesant et bas
Fait vaciller ses feux mourans à chaque pas;
De l'ombre de sa main en vain il les protége:
Leur foule ténébreuse incessamment l'assiége;
Il pâlit, et le vent des ailes d'un oiseau
Éteint son autre espoir et son second flambeau!..

XLVIII.

Il en reste un dernier!... La clémence infinie
Laisse briller encor celui de son génie;
Flambeau qui trop souvent brilla sans l'éclairer!
Harold, en le portant, tremble de respirer;
Et cachant dans son sein son expirante flamme,
Le veille avec effroi, comme on veille son ame.
Cependant, près du but, son œil épouvanté
Voit baisser par degrés sa douteuse clarté;
Sur les urnes du sort elle blanchit à peine,
Il veut la ranimer avec sa propre haleine;

Il souffle... elle s'éteint. « Malheureux! dit la voix;
Tu reçus trois flambeaux pour éclairer ton choix;
Tous trois se sont éteints au terme de ta route:
L'urne éclaircira seule un si terrible doute!
Dans son sein, que la nuit dérobe à ton regard,
Tente un choix éternel, et choisis au hasard!.. »
Une sueur de sang, plus froide que la tombe,
Du front pâli d'Harold à larges gouttes tombe;
Il recule; il hésite, il voit, il touche en vain;
Trois fois d'une urne à l'autre il promène sa main;
Trois fois, doutant d'un choix que le hasard inspire,
De leurs bords incertains, tremblante, il la retire;
Enfin, bravant du sort l'arrêt mystérieux,
Il plonge jusqu'au fond en détournant les yeux.
Déjà ses doigts, crispés par l'horreur qui les glace,
S'entrouvent pour sonder le ténébreux espace;
Quand, des plis du serpent soudain enveloppé,
Il tombe!.. Un cri s'échappe: « Harold, tu t'es trompé!!! »

Et l'écho de ce cri, que Josaphat prolonge,
L'éveillant en sursaut, chasse son dernier songe.....
Il frémit; il soulève un triste et long regard;
Un mot fuit sur sa lèvre... hélas! il est trop tard!

XLIX.

Il n'est plus!.. il n'est plus, l'enfant de mon délire!
Il n'est plus qu'un vain son qui frémit sur ma lyre!
L'immortel pélerin est au terme: il s'endort!
Voyez comme son front repose dans la mort!
Comme sa main ouverte, à ses côtés collée,
S'étend pour occuper le lit du mausolée!
La mort couvre ses yeux, et leur globe éclipsé,
Comme un cristal terni par un souffle glacé,
Se voilant à demi sous sa noire paupière,
Semble en la recevant éteindre la lumière.
Est-ce là ce foyer de sentimens divers,
D'où l'ame et le regard jaillissaient en éclairs?

Dans son orbite éteint, ce regard terne et sombre,
De ses cils abaissés ne peut plus percer l'ombre;
Et ce sein, où battait tant de vie et d'amour,
Où chaque passion frémissait tour-à-tour,
Ce sein, dont un désir eût soulevé la tombe,
Sans mouvement, sans voix, sans haleine, retombe;
Et ne peut soulever ce long voile de deuil,
Ce funèbre tissu, vêtement du cercueil!...

Mais son ame, où fuit-elle au moment qu'il expire?
Son ame? Ah! viens, alors! viens, ange du martyre!
Toi, dont la main efface, aux yeux du Tout-Puissant,
Les péchés d'un mortel avec son propre sang!
Toi qui, dans la balance où Dieu pèse la vie,
Mets la mort d'un héros près des jours d'un impie!
Viens, les yeux rayonnant d'un espoir incertain,
Porter l'ame d'Harold au juge souverain;
Et révoquant l'arrêt, sur le livre de grâce
Ecrire avec ta palme un pardon qui l'efface!

Et vous qui jusqu'ici, de climats en climats,
Enchaînés à sa lyre, avez suivi ses pas;
Si ses chants quelquefois ont élevé votre ame,
Donnez-lui... donnez-lui... ce qu'une ombre réclame,
Une larme!... c'est là ce funèbre denier,
Ce tribut qu'à la mort tout mortel doit payer!
Et quand vous passerez près du dernier asile
Où la croix des tombeaux jette une ombre immobile,
En murmurant des morts la pieuse oraison,
N'oubliez pas au moins de prononcer son nom!
Si Dieu compte là-haut les regrets de la terre.....
Mais, taisons-nous! la tombe est le sceau du mystere!

NOTES.

Notes.

PAGE 37, VERS 1.

Ces tems sont arrivés ; aux rivages d'Argos,
N'entends-tu pas ce cri qui gronde sur les flots ?
C'est ton nom : il franchit les écueils des Dactyles ;
Il éveille en sursaut l'écho des Thermopyles.

L'insurrection de la Grèce contre ses barbares oppresseurs, est un des plus beaux spectacles qu'il ait été donné à l'homme de contempler. Tous les prodiges de l'héroïsme antique, tous les dévouemens des plus sublimes martyrs, se renouvellent tous les jours sous les yeux de l'Europe. Les vers de cette note font allusion au nouveau combat des Thermopyles, si admirablement décrit par M. Pouqueville, dans son *Histoire de la régénération de la Grèce*, tome III, page 182.

PAGE 39, VERS 11.

Albano l'entendit, en découvrant l'abîme,
Saluer l'Océan d'un adieu si sublime.

Nous faisons allusion ici à ces dernières strophes du IVe chant de *Childe-Harold*, un des plus magnifiques morceaux de poésie que les tems modernes aient produits ; les voici :

I.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux Océan ! Mille flottes parcourent vainement tes routes immenses ; l'homme qui couvre la terre de ruines voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords ; tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide élément est le théâtre ! Il n'y reste aucun vestige de ceux de l'homme ; son ombre se dessine à peine sur ta surface, lorsqu'il s'enfonce comme une goutte d'eau dans tes profonds abîmes, privé de tombeau, de linceul, et ignoré !

II.

Ses pas ne sont point imprimés sur tes domaines, qui ne sont pas une dépouille pour lui..... Tu te soulèves et le re-

pousses loin de toi. Le lâche pouvoir qu'il exerce pour la destruction de la terre, n'excite que tes dédains ; tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages, et tu le rejettes, en te jouant, aux lieux où il a placé toutes ses espérances ; son cadavre gît sur la plage, près du port qu'il voulait aborder.

III.

Que sont ces armemens redoutables qui vont foudroyer les villes de tes rivages, épouvanter les nations et faire trembler les monarques dans leurs capitales? Que sont ces citadelles mouvantes, semblables à d'énormes baleines, et dont les mortels qui les construisent sont si fiers, qu'ils osent se parer des vains titres de seigneurs de l'Océan, et d'arbitres de la guerre? Que sont-elles pour toi? un simple jouet. Nous les voyons, comme ta blanche écume, se fondre dans les ondes amères qui anéantissent également l'orgueilleuse Armada ou les débris de Trafalgar.

IV.

Tes rivages sont des empires qui changent sans cesse, et tu restes toujours le même! Que sont devenues la Styrie, la Grèce, Rome et Carthage? Tes flots battaient leurs frontières au jour de la liberté, et plus tard, sous le règne des tyrans, leurs peuples, esclaves ou barbares, obéissent à des

lois étrangères. La destinée fatale a converti des royaumes en déserts..... Mais rien ne change en toi, que le caprice et tes vagues; le tems ne grave aucune ride sur ton front d'azur : tel que tu vis l'aurore de la création, tel tu es encore aujourd'hui !

V.

Glorieux miroir où le Tout-Puissant aime à se contempler au milieu des tempêtes, calme ou agité, soulevé par la brise, par le zéphyr ou par l'aquilon, glacé vers le pôle, bouillonnant sous la zone torride, tu es toujours sublime et sans limites; tu es l'image de l'éternité, le trône de l'invisible; ta vase féconde, elle-même, produit les monstres de l'abîme! Chaque région t'obéit : tu t'avances terrible, impénétrable et solitaire !

IV.

Je t'ai toujours aimé, Océan, et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure comme tes flots. Dès mon enfance, je jouais avec tes brisans; rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi. Si la mer irritée les rendait plus terribles, mes terreurs me charmaient encore; car j'étais comme un de tes enfans : je me confiais gaîment à tes vagues, et je jouais avec ton humide crinière, comme je le fais encore en ce moment.....

PAGE 51, VERS 1.

Où va-t-il ? Il gouverne au berceau du soleil.
Mais pourquoi sur son bord ce terrible appareil ?

Lord Byron avait, dit un de ses amis qui le connaissait bien, l'ambition de se faire un nom aussi grand par ses actions, que celui qu'il s'était fait déjà par ses écrits. Peu de tems avant sa mort, il composa une ode belle et touchante sur le 36e anniversaire de sa naissance ; ode qui prouve, d'une manière remarquable, cette nouvelle passion. Voici un des couplets :

Si tu regrettes ta jeunesse, pourquoi vivre ? Tu es sur une terre où tu peux chercher une mort glorieuse : cours aux armes, et sacrifie tes jours. Ne réveille point la Grèce, elle est réveillée ; mais réveille toi toi-même !

Lord Byron s'embarqua à Livourne, et arriva à Céphalonie dans les premiers jours du mois d'août 1823, accompagné de six ou sept amis, à bord du vaisseau anglais *l'Hercule*, capitaine Scott, qu'il

avait frété exprès pour le conduire en Grèce. Il aimait à observer la nature ; il passait la plus grande partie des nuits à contempler les objets qui se présentent dans un voyage de mer ; car il savait *jouir des charmes de la douce présence de la nuit.* Il était bien au-dessus de l'affectation des extases poétiques, mais on voit, dans tous ses ouvrages, combien il trouvait de délices à nourrir son imagination des beautés du monde physique. Il y a dans ses écrits plus d'images empruntées au spectacle de la mer, que dans ceux d'aucun autre poète. Il les devait toutes à la Méditerranée et à ses rivages éclairés par le soleil du midi. Tandis que le vaisseau majestueux glissait à l'ombre de Stromboli, il contemplait le cours mélancolique des vagues, et, quoique plongé dans ses rêveries ordinaires, son œil paraissait plus tranquille, et son front pâle plus doux.

C'était un point très-important de déterminer vers quelle partie de la Grèce lord Byron dirigerait sa course. Le pays était en proie à des divisions intestines ; il eût craint de donner aveuglément le poids de son nom à une faction ; il voulait s'instruire. Il

se détermina à relâcher à Céphalonie; il y fut très-bien accueilli par les autorités anglaises.

Lord Byron, après quelque séjour à Céphalonie, sur les instances de Maurocordato et du héros Marc Botzaris, vint débarquer à Missolunghi, enflammé d'une ardeur militaire qui allait jusqu'au délire : il le dit lui-même dans une de ses lettres. Après avoir, de son argent, payé la flotte grecque, il s'occupa de former une brigade de Souliotes. Cinq cents de ces soldats, les plus braves de la Grèce, se mirent à sa solde le 1er janvier 1824; et il ne fut pas difficile de trouver un but digne d'eux et de leur nouveau chef........

PAGE 80, VERS 3.

Elle a donné son nom au cap qu'elle couronne.
Harold, qui voit blanchir l'éternelle colonne,
Reconnaît Sunium.

Autrefois Sunium, aujourd'hui le cap Colonna. Si on en excepte Athènes et Marathon, il n'y a point

dans toute l'Attique de site qui mérite plus d'intérêt. Seize colonnes sont une source inépuisable d'études pour l'artiste et pour l'antiquaire : le philosophe salue avec respect le lieu où Platon enseignait ses doctrines en conversant avec ses élèves ; le voyageur est enchanté de la beauté d'un paysage d'où l'on voit toutes les îles qui couvrent la mer Égée. Le temple de Minerve se voit d'une grande distance en mer. Je suis allé deux fois par terre et une fois par mer au cap Colonna. Du côté de la terre, la vue est moins belle que quand on s'en approche en venant des îles. La seconde fois que nous y allâmes par terre, nous fûmes surpris par un parti de Maïnotes qui étaient cachés dans les cavernes. Nous avons su, dans la suite, par un prisonnier qu'ils avaient rendu après avoir reçu sa rançon, qu'ils avaient été détournés de nous attaquer par la vue de deux Albanais qui m'accompagnaient, s'étant imaginés, heureusement pour nous, que nous avions une bonne escorte de ces mêmes Arnautes ; ils ne s'avancèrent pas, et laissèrent ainsi passer saine et sauve notre caravane trop peu nombreuse pour opposer aucune

résistance. Colonna n'est pas moins fréquentée par les peintres que par les pirates.

C'est là que l'artiste plante son pupitre et cherche le pittoresque dans des ruines.

(LHODGSON, *lady Jane Grey*.)

PAGE 81, VERS 3.

Quel immense cortége, en blancs habits de deuil,
De colline en colline, etc.

Cet épisode est historique : et s'il ne l'était pas dans tous ses détails, qui aurait osé l'inventer ?

Dans le *Recueil des chants populaires de la Grèce moderne* (*), publiés et traduits par M. C. Fauriel, on trouve le morceau suivant :

« Le combat de la première journée ne fut pas » décisif. Le second, celui du lendemain, fut ter- » rible ; il était encore un peu incertain, lorsque » soixante femmes, voyant qu'il allait finir par l'ex- » termination des leurs, se rassemblèrent sur une

(*) Ce Recueil se vend chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue St-Louis, n° 46, et rue Richelieu, n° 67 ; et chez Ponthieu, Libraire, Palais-Royal, Galerie de bois.

» éminence escarpée qui avait un de ses flancs taillé
» à pic sur un abîme, au fond duquel un gros torrent
» se brisait entre mille pointes de roc dont son lit
» et ses bords étaient partout hérissés. Là, elles dé-
» libérèrent sur ce qu'elles avaient à faire pour ne
» pas tomber au pouvoir des Turcs, qu'elles imagi-
» naient déjà voir à leur poursuite. Cette délibéra-
» tion du désespoir fut courte, et la résolution qui la
» suivit, unanime. Ces soixante femmes étaient, pour
» la plupart, des mères plus ou moins jeunes, ayant
» avec elles leurs enfans, que les unes portaient à
» la mamelle ou dans leurs bras, que les autres pre-
» naient par la main. Chacune d'elles prend le sien,
» lui donne le dernier baiser, et le lance ou le
» pousse, en détournant la tête, dans le précipice
» voisin. Quand il n'y a plus d'enfans à précipiter,
» elles se prennent l'une l'autre par la main, com-
» mencent une danse en rond, aussi près que pos-
» sible du bord du précipice, et la première d'elles
» qui, le premier tour fait, arrive sur le bord, s'en
» élance, et roule de roche en roche jusqu'au fond
» de l'horrible abîme. Cependant le cercle ou le

» chœur continue à tourner, et, à chaque tour, » une danseuse s'en détache de la même manière » jusqu'à la soixantième. On dit que, par une sorte » de prodige, il y eut une de ces femmes qui ne se » tua pas dans sa chute...... »

Voilà un des prodiges d'héroïsme et d'infortune dont notre âge est chaque jour témoin....... Et l'Europe regarde!!!....

PAGE 83, VERS 11.

Mais au moment fatal du divin sacrifice,
Quand le prêtre, en ses mains élevant le calice,
Boit le sang adoré du martyr immortel,
Une vierge s'élance aux marches de l'autel, etc.

En Grèce, les oraisons funèbres ou myriologies sont prononcées par des femmes. Voici, à ce sujet, les détails donnés par M. Fauriel, dans son discours préliminaire des *Chants populaires de la Grèce moderne*, chants qui nous semblent démontrer jusqu'ici que si les Grecs modernes ont recouvré la valeur de leurs aïeux, ils sont loin encore de rappeler leur

génie poétique. Il y a plus de Léonidas et de Thémistocle que d'Homère et de Tyrtée.

« Les chants funèbres par lesquels on déplore la » mort de ses proches, prennent le nom particulier » de *myriologia*, comme qui dirait *discours de lamen-* » *tation, complaintes*. Les myriologues ont, avec les » autres chants domestiques des Grecs, cela de com- » mun, qu'ils sont d'un usage également général, » également consacré; mais ils offrent des particu- » larités par lesquelles ils tiennent à quelques-uns » des traits les plus saillans du caractère et du génie » national. J'en parlerai dans un autre endroit, pour » considérer l'espèce et le degré de faculté poétique » qu'ils exigent et supposent : il n'est question ici » que de donner une idée sommaire des cérémonies » funèbres dont ils font partie, et auxquelles il faut » toujours les concevoir attachés.

» Un malade vient-il de rendre le dernier soupir, » sa femme, ses filles, ses sœurs, celles, en un » mot, de ses plus proches parentes qui sont là, lui » ferment les yeux et la bouche, en épanchant libre- » ment, chacune selon son naturel et sa mesure de

» tendresse pour le défunt, la douleur qu'elle res-
» sent de sa perte. Ce premier devoir rempli, elles
» se retirent toutes chez une de leurs parentes ou
» de leurs amies les plus voisines. Là, elles chan-
» gent de vêtemens, s'habillent de blanc, comme
» pour la cérémonie nuptiale, avec cette différence
» qu'elles gardent la tête nue, les cheveux épars et
» pendans. Tandis qu'elles changent ainsi de parure,
» d'autres femmes s'occupent du mort. Elles l'habil-
» lent de la tête aux pieds des meilleurs vêtemens
» qu'il portait avant que d'être malade; et, dans cet
» état, elles l'étendent sur un lit très-bas, le visage
» découvert, tourné vers l'orient, et les bras en
» croix sur sa poitrine.

» Ces apprêts terminés, les parentes reviennent,
» dans leur parure de deuil, à la maison du défunt,
» en laissant les portes ouvertes, de manière que
» toutes les autres femmes du lieu, amies, voisines
» ou inconnues, puissent entrer à leur suite. Toutes
» se rangent en cercle autour du mort, et leur dou-
» leur s'exhale de nouveau, et comme la première
» fois, sans règle et sans contrainte, en larmes, en

» cris ou en paroles ; à ces plaintes spontanées et » simultanées, succèdent bientôt des lamentations » d'une autre espèce : ce sont les myriologues. Or- » dinairement c'est la plus proche parente qui pro- » nonce le sien la première. Après elle les autres » parentes, les amies, les simples voisines, toutes » celles en un mot des femmes présentes qui veu- » lent payer au défunt ce dernier tribut d'affection, » s'en acquittent l'une après l'autre et quelquefois » plusieurs ensemble. Il n'est pas rare que dans le » cercle des assistantes il se rencontre des femmes » étrangères à la famille, qui, ayant récemment » perdu quelqu'un de leurs proches, en ont l'ame » pleine, et ont encore quelque chose à leur dire ; » elles voient dans le mort présent un messager qui » peut porter au mort qu'elles pleurent un nouveau » témoignage de leurs souvenirs et de leurs regrets, » et adressent au premier un myriologue dû et des- » tiné au second. D'autres se contentent de jeter au » défunt des bouquets de fleurs ou divers menus » objets qu'elles le prient de vouloir bien remettre, » dans l'autre monde, à ceux des leurs qu'elles y ont.

» L'effusion des myriologues dure jusqu'au mo-
» ment où les prêtres viennent chercher le corps
» pour le conduire à la sépulture, et se prolonge
» jusqu'à l'arrivée du convoi funèbre à l'église. Ils
» cessent durant les prières et les psalmodies des
» prêtres, pour recommencer au moment où le corps
» va être mis en terre.

» Quand quelqu'un est mort à l'étranger, on place
» sur le lit funèbre un simulacre de sa personne, et
» l'on adresse à cette image les mêmes lamentations
» que l'on adresserait au vrai cadavre. Les mères
» font aussi des myriologues sur les enfans en bas-
» âge qu'elles perdent, et ils sont souvent du pathé-
» tique le plus gracieux. Le petit mort y est regretté
» sous l'emblème d'une plante délicate, d'une fleur,
» d'un oiseau, ou de tout autre objet naturel assez
» charmant pour que l'imagination d'une mère se
» complaise à y comparer son enfant.

» Les myriologues sont toujours chantés et com-
» posés par des femmes. Les adieux des hommes
» sont simples et laconiques. Je n'ai jamais entendu
» parler d'un myriologue prononcé par un homme.

» Dans la Grèce asiatique, il y a des femmes myrio-
» logistes de profession, que l'on appelle au besoin
» moyennant un salaire, pour faire et chanter les
» myriologues, ou, pour mieux dire, ce qui en tient
» lieu. »

(*Chants populaires de la Grèce moderne.*)

PAGE 93, VERS 13.

Évoquant de ces bords le génie exilé,
Il s'élance, il franchit les hauteurs de Phylé, etc.

Phylé, ville ruinée dont on voit encore les débris; elle fut prise par Thrasybule avant l'expulsion des trente tyrans.

PAGE 95, VERS 13.

Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve, etc.

L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie et l'Épire. Ce pays, qu'on peut apercevoir des côtes d'Italie, est un des plus beaux de la Grèce. Lord Byron dit qu'il n'est point de plume ou de pin-

ceau capables de rendre la beauté de ses sites; nous pourrions ajouter qu'il n'y a ni plume ni pinceau capables de rendre l'héroïque dévouement de ses habitans, dans les derniers tems de la lutte qu'ils ont soutenue, plus que tous les autres, pour l'affranchissement de la Grèce. Ils ressemblent, assure-t-on, aux montagnards d'Ecosse; leurs vêtemens, leur figure, leurs mœurs sont les mêmes. Les montagnes de l'Albanie seraient tout-à-fait celles de la Calédonie, si le climat en était moins méridional. J'ai trouvé, ajoute lord Byron, en Albanie les femmes les plus belles que j'aie jamais vues pour la taille et pour la tournure. Elles étaient occupées à réparer un chemin dégradé par les torrens. Leur démarche est tout-à-fait théâtrale; cela vient, sans doute, de leur manteau qu'elles portent attaché sur une épaule. Leur longue chevelure fait penser aux Spartiates, et l'on ne peut se faire une idée du courage qu'elles déploient dans les guerres de partisan.

PAGE 95, VERS 5.

« Les dauphins de Parga, ces hardis matelots
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots.

Les Grecs appellent les Parganiotes *dauphins des mers*. Tout le monde connaît les infortunes de Parga, vendue à Ali-Pacha par les Anglais, aux Turcs par des chrétiens.

PAGE 97, VERS 1.

De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous crie:
Vengeance, liberté, gloire, vertu, patrie!

Bataille de Leuctres gagnée par Épaminondas, général des Thébains, 371 ans avant Jésus-Christ, où Cléombrote, roi de Sparte, perdit la vie. Bataille de Marathon gagnée par Miltiade le 6 *boëdromion*, 15 septembre, 490 ans avant Jésus-Christ. L'année suivante, Miltiade, accusé par un peuple ingrat, mourut en prison.

PAGE 100, VERS 13.

Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris, etc.

Odysséus ou Odyssée. — Fils d'Andriséus, né en Épire, il entra d'abord au service d'Ali-Pacha. Après la mort de ce tyran, il se met à la tête de ses compatriotes, descend du mont Parnasse, et proclame le règne de la croix. Il défait Omer-Vrione, successeur d'Ali. « Le récit de ses exploits, dit Pou- » queville, volant de bouche en bouche, fait éclater » l'insurrection jusque parmi les peuplades des pla- » teaux supérieurs du mont Œta. Le même jour, » sans aucune de ces hésitations qui décèlent la » crainte de se compromettre, les habitans des can- » tons d'Hypati, ceux de Cravari, de Lidoriki, de » Malendrino, de Venetico, qui formaient jadis la » *Doride*, la Locride hespérienne et l'Étolie, secouent » le joug de leurs oppresseurs. Des éphores, nom » oublié dans la Grèce, remplacent les codja-bachis; » le bonnet de raja est foulé aux pieds, et le crois- » sant renversé dans tous les lieux où il existait des

» mosquées ; une nouvelle ère commence pour l'É-
» tolie. Bientôt Odyssée est déclaré la terreur des
» musulmans ; il les bat, les poursuit, s'empare
» d'Athènes, est nommé deux fois commandant-
» général des troupes de l'insurrection grecque,
» remporte une seconde victoire de Platée ; et le
» courage personnel d'Odyssée, ses mœurs sauvages,
» ses vêtemens, tout rappelle un de ces héros d'Ho-
» mère, un de ces hommes primitifs qui ne se mon-
» trent qu'à la naissance des peuples, et dont l'his-
» toire ressemble bientôt à la fable. Tout récemment
» encore, Odysséus, mécontent du gouvernement
» grec, vient de congédier ses derniers compagnons
» d'armes, et seul, avec sa femme et ses enfans, il
» s'est retiré dans une caverne du mont Parnasse,
» dont il a fortifié l'entrée avec des palissades et du
» canon. L'ostracisme, comme on le voit, est de
» tous les siècles : les peuples reprennent leur nom,
» màis les hommes ne perdent pas leur ingratitude ;
» il est à désirer que les Grecs n'imitent pas en tout
» leurs aïeux, et ne souillent pas leur terre régé-
» nérée, du sang de leurs libérateurs. »

Marco Botzaris. — Digne pendant d'Odysséus, mais plus civilisé que lui; voici le portrait qu'en donne Pouqueville :

« Melpomène lui avait départi le don de la voix » et de la cithare pour chanter le tems où, gardant » les troupeaux du polémarque son père, aux bords » du Selleïs, il abandonna sa patrie conquise par » Ali-Pacha pour se réfugier sous les drapeaux fran- » çais, à l'ombre desquels il crût en sagesse et en » valeur. De la taille ordinaire des *Souliotes*, qui » est de cinq pieds environ, sa légèreté était telle » qu'on le comparait au zéphyr. Nul ne l'égalait à » la lutte, au jeu du disque; et quand ses yeux » bleus s'animaient, que sa longue chevelure flot- » tait sur ses épaules, et que son front rasé, suivant » l'usage antique, reflétait les rayons du soleil, il » avait quelque chose de si extraordinaire qu'on » l'aurait pris pour un descendant de ces Pélasges, » enfans de Phaéton, qui civilisèrent l'Épire. Il » avait laissé sa femme et deux enfans sur la terre » étrangère pour se livrer avec plus d'audace aux » chances des combats. — Poète et guerrier dans

» les momens de repos, il prenait sa lyre et redi-
» sait aux enfans de la Selleïde les noms des héros
» leurs aïeux, leurs exploits, leur gloire, et l'obli-
» gation où ils étaient de mourir, comme eux, pour
» les saintes lois du Christ et de la patrie, objets
» éternels de la vénération des Grecs. Sa femme
» Chrysé vint le rejoindre après l'insurrection de la
» Grèce, et voulut combattre à ses côtés. — Marc
» Botzaris, en avant de Missolunghi, soutint, avec
» six cents palikares, les efforts de l'armée ottomane
» tout entière. Les Thermopyles pâliront un jour à ce
» récit. — Retranchés auprès de Crionero, fontaine
» située à l'angle occidental du mont Aracynthe,
» ces braves, après avoir peigné leurs belles che-
» velures, suivant l'usage immémorial des soldats
» de la Grèce, conservé jusqu'à nos jours, se lavent
» dans les eaux de l'antique Aréthuse, et, revêtus
» de leurs plus riches ornemens, ils demandent à
» s'unir par les liens de la fraternité, en se décla-
» rant *Ulamia*. Un ministre des autels s'avance aus-
» sitôt. Prosternés aux pieds de la croix, ils échan-
» gent leurs armes, ils se donnent ensuite la main

» en formant une chaîne mystérieuse, et, recueillis
» devant le Dieu rédempteur, ils prononcent les
» paroles sacramentelles : *Ma vie est ta vie, et mon*
» *ame est ton ame*. Le prêtre alors les bénit, et
» ayant donné le baiser de paix à Marc Botzaris,
» qui le rend à son lieutenant, ses soldats s'étant
» mutuellement embrassés, présentent un front me-
» naçant à l'ennemi.

» C'était le 4 novembre 1822, au lever du soleil :
» on apercevait de Missolunghi et d'Anatolico le feu
» du bataillon immortel qui s'assoupit à midi. Il re-
» prit avec une nouvelle vivacité deux heures après,
» et diminua insensiblement jusqu'au soir. A l'ap-
» parition des premières étoiles, on aperçut dans le
» lointain les flammes des bivouacs ennemis dans
» la plaine ; la nuit fut calme, et le 5 au matin
» Marc Botzaris rentra à Missolunghi suivi de vingt-
» deux Souliotes ; le surplus de ses braves avait vécu.

» A la faveur de cette héroïque résistance, le
» président du gouvernement, Maurocordato, avait
» approvisionné Missolunghi et fait embarquer pour
» le Péloponèse les vieillards, les femmes et les en-

» fans. Marc Botzaris voulait pourvoir de la même » manière à la sûreté de sa femme et de ses enfans; » mais Chrysé, son épouse, ne pouvait se résoudre » à l'abandonner: elle lui adresse les adieux les plus » déchirans; elle tombe à ses pieds avec les timides » créatures qui le nommaient leur seigneur et leur » père. Marc Botzaris les bénit au nom du Dieu des » batailles. Il les accompagne ensuite au port, il » suit des yeux le vaisseau, il tend les bras à sa » femme; hélas! il la quittait pour la dernière fois! » Il périt, peu de tems après, dans une bataille » nocturne contre les Turcs, et sa mort fut aussi » glorieuse, aussi sainte que sa vie. »

Kanaris. — Le Thémistocle de l'insurrection grecque, né à Psara, âgé de trente à trente-deux ans, d'une petite taille, l'œil vif et perçant, l'air mélancolique : tel est le portrait qu'en fait le capitaine Clotz. Il brûle trois fois la flotte ottomane :

« Les Hydriotes (dit Pouqueville) avaient à peine » relâché à Psara, qu'on vota unanimement la des- » truction de la flotte ottomane qui était à Ténédos. » Une division navale composée de douze bricks de

» Psara avait observé sa position. L'entreprise était » difficile ; les Turcs, sans cesse aux aguets depuis » la catastrophe de Chio, se gardaient avec soin et » visitaient les moindres bâtimens. Cependant, » comme l'amirauté avait une confiance extrême » dans Marc Kanaris, qui s'offrit encore pour cette » périlleuse mission, on se décida à la hasarder.

» On ajouta un brûlot à celui que le plus intrépide » des hommes de notre siècle devait monter, et, » malgré le tems orageux qui régnait, les deux ar- » memens mirent en mer le 9 novembre à sept heures » du soir, accompagnés de deux bricks de guerre » fins voiliers. Arrivés, le jour suivant, à leur des- » tination, les gardes-côtes de Ténédos les virent » sans défiance doubler un des caps de l'île sous » pavillon turc. Ils paraissaient chassés par les bricks » de leur escorte qui battaient flamme et pavillon » de la croix, et le costume ottoman que portaient » les équipages des brûlots complétait l'illusion, » lorsque deux frégates turques placées en vedettes » à l'entrée du port, les signalèrent, comme pour » les diriger vers le point qu'ils cherchaient.

» Le jour commençait à baisser, et il était im-
» possible de distinguer le vaisseau amiral au milieu
» d'une forêt de mâts, quand celui-ci répondit aux
» signaux des frégates d'avant-garde par trois coups
» de canon. *Il est à nous,* dit aussitôt Kanaris à son
» équipage; *courage, camarades! nous le tenons!*
» Manœuvrant directement vers le point d'où le
» canon s'était fait entendre, il aborde l'énorme ci-
» tadelle flottante, en enfonçant son mât de beaupré
» dans un de ses sabords, et le vaisseau s'embrase
» avec une telle rapidité, que de plus de deux mille
» individus qui le montaient, le capitan-pacha et
» une trentaine des siens parviennent seuls à se dé-
» rober à la mort.

» Au même instant un second vaisseau est mis en
» feu par le brûlot de Cyriaque, et la rade n'offre
» plus qu'une scène déplorable de carnage, de dé-
» sordre et de confusion. Les canons, qui s'échauf-
» fent, tirent successivement ou par bordée, et
» quelques-uns, chargés de boulets incendiaires,
» propagent le feu, tandis que la forteresse de Té-
» nédos, croyant les Grecs entrés au port, canonne

» ses propres vaisseaux. Ceux-ci coupent leurs câbles, se pressent, se heurtent, se démâtent, arrachent mutuellement leurs bordages, ou s'échouent, et la majeure partie ayant réussi à s'éloigner, malgré la confusion inséparable d'une semblable catastrophe, est à peine portée au large qu'elle est assaillie par une de ces tempêtes qui rendent une mer étroite aussi terrible que dangereuse, pendant les longues nuits de novembre. Les vaisseaux voguent à l'aventure, s'abordent dans l'obscurité, et s'endommagent. Plusieurs périssent corps et biens; douze bricks font côte sur les plages de la Troade; deux frégates et une corvette abandonnées, on ne sait comment, de leurs équipages, sont emportées par les courans jusqu'aux attérages de Paros.

» Pendant que les Turcs se débattaient au milieu des flammes, et en luttant contre les flots, les équipages des brûlots, formant un total de dix-sept hommes, assistaient tranquillement à la destruction de la flotte du sultan. Ils virent successivement sauter le vaisseau amiral, et cette altesse

» tremblante se sauver à terre dans un canot, lui
» qui montait, quelques minutes auparavant, le plus
» beau navire des mers de l'Orient. Le second vais-
» seau s'abîma ensuite avec seize cents hommes,
» sans qu'il s'en sauvât que deux individus à demi
» brûlés, qui s'accrochèrent à des débris que la
» vague mugissante porta vers la plage, sur laquelle
» gisaient deux superbes frégates.

» O Ténédos! Ténédos! ton nom, rendu célèbre
» par la lyre d'Homère et de Virgile, ne peut plus
» être oublié, quand on parlera de la gloire des
» enfans des Grecs. Le chantre des *Messéniennes*,
» Casimir Delavigne, a dit leurs douleurs et leur
» héroïsme; mais qui célébrera leur triomphe, en
» racontant comment les bricks des Hellènes, après
» avoir recueilli Constantin Kanaris, Cyriaque et
» leurs braves, présentant leurs voiles à la tempête,
» et naviguant sur la cime des vagues, reparurent
» le 12 novembre au port de Psara? Les éphores,
» suivis d'une foule nombreuse de peuple, de sol-
» dats et de matelots, s'étaient portés à leur ren-
» contre dès qu'on eût signalé leur approche. Mille

» cris de joie éclatent au moment qu'ils prennent » terre! *Salut aux vainqueurs de Ténédos! Honneur* » *et gloire aux braves!* — *La patrie reconnaissante*, » dit le président des éphores, en posant une cou- » ronne de lauriers sur la tête de Kanaris, *honore* » *en toi le vainqueur de deux amiraux ennemis.*

» Il dit, et, remontant vers la ville, le cortége, » précédé de Kanaris, se rend à l'église; là, le héros, » déposant sa couronne aux pieds de l'image de la » vierge mère du Christ, le front prosterné dans la » poussière, confessant que toute victoire vient de » Dieu, s'humilie devant le Seigneur. Il confesse » les péchés de la faiblesse humaine aux pieds des » ministres des autels, et, après avoir reçu le pain » de vie, aussi modeste et aussi grand, *le vainqueur* » *de deux amiraux ennemis* se retire au sein de sa » famille.

» Mais il veut en vain se dérober aux hommages; » son nom a retenti avec trop d'éclat pour rester » ignoré. Le capitaine d'un vaisseau anglais qui » arrivait à Psara, le demande et l'interroge; il » veut savoir comment les Grecs préparent leurs

» brûlots pour en obtenir de pareils résultats?
» *Comme vous le faites, commandant; mais nous*
» *avons un secret que nous tenons caché ici,* dit-il en
» montrant son cœur, *l'amour de la patrie nous l'a*
» *fait trouver.* »

(Pouqueville, *Hist. de la Régénérat. de la Grèce.*)

Le lecteur lira sans doute avec intérêt ici le récit des derniers momens de lord Byron, transmis par un homme de confiance qui ne l'a pas quitté pendant vingt-cinq ans.

« Mon maître, dit Fletcher, montait à cheval
» tous les jours, lorsque le tems le permettait. Le
» 9 avril fut un jour fatal : milord fut très-mouillé
» durant la promenade, et à son retour, quoiqu'il
» eût changé d'habits complétement, comme il était
» resté très-long-tems dans ses vêtemens mouillés,
» il se sentit légèrement indisposé, et le rhume dont
» il s'était plaint depuis que nous avions quitté Cé-
» phalonie, rendit cet accident plus grave. Quoi-
» qu'il eût peu de fièvre pendant la nuit du 10, il
» se plaignit de douleurs dans les membres et du

» mal de tête, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins
» de monter à cheval dans l'après-midi. A son re-
» tour, mon maître dit que la selle n'était pas tout-
» à-fait sèche, et qu'il craignait que cela ne l'eût
» rendu plus malade; la fièvre revint, et je vis avec
» bien du chagrin, le lendemain matin, que l'in-
» disposition devenait plus sérieuse : milord était
» très-affaissé, et se plaignit de n'avoir point dormi
» de la nuit; il n'avait aucun appétit. Je lui préparai
» un peu d'*arrow-root :* il en prit deux ou trois cuil-
» lerées seulement, et me dit qu'il était fort bon,
» mais qu'il ne pouvait en prendre davantage. Ce
» ne fut que le troisième jour, le 12, que je com-
» mençai à concevoir des alarmes. Dans tous les
» rhumes que mon maître avait eus jusque-là, le
» sommeil ne l'avait pas abandonné, et il n'avait
» point eu de fièvre; j'allai donc chez le docteur
» Bruno et chez M. Millingen, ses deux médecins,
» et leur fis plusieurs questions sur la maladie de
» mon maître; ils m'assurèrent qu'il n'y avait aucun
» danger, que je pouvais être parfaitement tran-
» quille, que dans peu de jours tout irait bien :

» c'était le 13 ; le jour suivant, je ne pus m'empê-
» cher de supplier milord d'envoyer chercher le doc-
» teur Thomas, de Zante. Mon maître me dit de
» consulter à ce sujet les docteurs : ils me di-
» rent qu'il n'était pas nécessaire d'appeler aucun
» autre médecin, parce qu'ils espéraient que tout
» irait bien dans peu de jours. Je dois faire remar-
» quer ici que milord répéta plusieurs fois, dans le
» cours de la journée, que les docteurs n'enten-
» daient rien à sa maladie. — En ce cas, milord,
» vous devriez consulter un autre médecin. — Ils
» me disent, Fletcher, que ce n'est qu'un rhume
» ordinaire, comme tous ceux que j'ai déjà eus. —
» Je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu
» d'aussi sérieux. — Je le crois, dit-il. Je renou-
» velai mes instances le 15, pour qu'on appelât le
» docteur Thomas ; on m'assura de nouveau que
» milord serait mieux dans deux ou trois jours. D'a-
» près ces assurances répétées, je ne fis plus aucune
» instance que lorsqu'il fut trop tard.

» Les médecines fortes qu'on lui faisait prendre
» ne me semblaient pas les plus convènables à sa

» maladie ; car, n'ayant rien dans l'estomac, elles » me paraissaient ne devoir lui procurer que des » douleurs : c'eût été le cas même avec une per- » sonne en bonne santé. Mon maître n'avait pris, » depuis huit jours, qu'une petite quantité de bouil- » lon en deux ou trois fois, et deux cuillerées d'*arrow- » root*, le 18, la veille de sa mort. La première » fois que l'on parla de le saigner, fut le 15. Quand » le docteur Bruno le proposa, mon maître s'y op- » posa d'abord, et demanda à M. Millingen s'il y » avait de fortes raisons pour lui tirer du sang ; la » réponse fut qu'une saignée pouvait être de quel- » qu'avantage, mais qu'on pouvait la différer jus- » qu'au lendemain. En conséquencc, mon maître fut » saigné au bras droit, le 16 au soir, et on lui tira » seize onces de sang. Je remarquai qu'il était très- » enflammé. Alors le docteur Bruno dit qu'il avait » souvent pressé mon maître de se faire saigner, » mais qu'il n'avait pas voulu y consentir. Survint » une longue dispute sur le tems que l'on avait » perdu, et sur la nécessité d'envoyer à Zante ; sur » quoi l'on me dit, pour la première fois, que cela

» était inutile, parce que mon maître serait mieux » ou n'existerait plus avant l'arrivée du docteur » Thomas. L'état de mon maître empirait, mais le » docteur Bruno pensait qu'une nouvelle saignée lui » sauverait la vie. Je ne perdis pas un moment pour » aller dire à mon maître combien il était nécessaire » qu'il consentît à être saigné; il me répondit : Je » crains bien qu'ils n'entendent rien à ma maladie; » et tendant son bras : Tenez, dit-il, voilà mon » bras; faites ce que vous voudrez.

» Milord s'affaiblissait de plus en plus, et le 17 » il fut saigné une fois dans la matinée, et une fois » à deux heures de l'après-midi. Chacune de ces » deux saignées fut suivie d'un évanouissement, et » il serait tombé si je ne l'avais pas retenu dans mes » bras. Afin de prévenir un semblable accident, » j'avais soin de ne pas le laisser remuer sans le » supporter.

» Ce jour-là, mon maître me dit deux fois : Je ne » peux pas dormir, et vous savez que depuis une » semaine je n'ai pas dormi. Je sais, ajoutait-il, » qu'un homme ne peut être sans dormir qu'un cer-

» tain tems, après quoi il devient nécessairement » fou, sans que l'on puisse le sauver, et j'aimerais » mieux dix fois me brûler la cervelle que d'être fou; » je ne crains pas la mort, je suis plus préparé à » mourir que l'on ne pense.

» Je ne crois pas que milord ait eu l'idée que sa » fin approchait, jusqu'au 18; il me dit alors : Je » crains que Tita et vous ne tombiez malades en me » veillant ainsi nuit et jour. Je lui répondis que nous » ne le quitterions point jusqu'à ce qu'il fût mieux. » Comme il avait eu un peu de délire dans la journée » du 16, j'avais eu soin de retirer les pistolets et le » stilet qui, jusque-là, étaient restés à côté de son » lit, la nuit. Le 18, il m'adressa souvent la parole; » il paraissait mécontent du traitement qu'avaient » suivi les médecins. Je lui demandai alors de me » permettre d'envoyer chercher le docteur Thomas. » — Envoyez-le chercher; mais dépêchez-vous : je » suis fâché de ne vous l'avoir pas laissé envoyer » chercher plus tôt.

» Je ne perdis pas un moment à exécuter ses or- » dres, et à en faire part au docteur Bruno et à

» M. Millingen, qui me dirent que j'avais très-bien » fait, parce qu'ils commençaient eux-mêmes à être » très-inquiets. Quand je rentrai dans la chambre » de milord : Avez-vous envoyé? me dit-il. — » Oui, milord. — Vous avez bien fait : je désire » savoir ce que j'ai. Quoiqu'il ne parût pas se croire » si près de sa fin, je m'aperçus qu'il s'affaiblissait » d'heure en heure, et qu'il commençait à avoir des » accès de délire. Il me dit à la fin d'un de ces » accès : Je commence à croire que je suis sérieu- » sement malade; et si je mourais subitement, je » désire vous donner quelques instructions, que » j'espère que vous aurez soin de faire exécuter. Je » l'assurai de ma fidélité à exécuter ses volontés, et » ajoutai que j'espérais qu'il vivrait assez long-tems » pour les faire exécuter lui-même. A quoi il ré- » pondit : Non, c'en est fait, il faut tout vous dire » sans perdre un moment. — Irai-je, milord, cher- » cher une plume, de l'encre et du papier? — Oh! » mon dieu, non; vous perdriez trop de tems, et » je n'en ai point à perdre. Faites bien attention, » me dit-il.

» Votre sort est assuré, Fletcher. — Je vous » supplie, milord, de songer à des choses plus im- » portantes. — Oh! mon enfant, dit-il; oh! ma » chère fille, ma chère Adda! Oh! mon dieu! si » j'avais pu la voir! Donnez-lui ma bénédiction; » donnez-la à ma chère sœur Augusta et à ses enfans. » Vous irez chez lady Byron; dites-lui, dites-lui » tout. Vous êtes bien dans son esprit.

» Milord paraissait profondément affecté en ce » moment : la voix lui manqua; je ne pouvais at- » traper que des mots par intervalles; mais il par- » lait entre ses dents, paraissait très-grave, et » élevait souvent la voix pour dire : Fletcher, si » vous n'exécutez pas les ordres que je vous ai don- » nés, je vous tourmenterai, s'il est possible. Je lui » dis : Milord, je n'ai pas entendu un mot de ce » vous avez dit. — Oh! Dieu! s'écria-t-il, tout est » fini! il est trop tard maintenant. Est-il possible » que vous ne m'ayez pas entendu? — Non, milord; » mais essayez encore une fois de me faire connaître » vos volontés. — Comment le puis-je? Il est trop » tard......... Tout est fini! — Ce n'est pas notre

» volonté, mais celle de Dieu qui se fait. — Oui, » dit-il, ce n'est pas la mienne; mais je vais es- » sayer. En effet, il fit plusieurs efforts pour parler, » mais il ne pouvait prononcer que deux ou trois » mots de suite, comme : Ma femme! mon enfant! » ma sœur! Vous savez tout; dites tout : vous con- » naissez mes intentions. Le reste était. inintelli- » gible.

» Il était à peu près midi; les médecins eurent » une consultation, et il fut décidé de donner à » milord du quinquina dans du vin. Il y avait huit » jours qu'il n'avait rien pris que ce que j'ai dit, » et qui ne pouvait le soutenir. A l'exception de » quelques mots que je répéterai à ceux auxquels » ils étaient adressés, et que je suis prêt à leur » communiquer, s'ils le désirent, il fut impossible » de rien entendre de ce que dit milord après avoir » pris son quinquina. Il témoigna le désir de dormir; » je lui demandai s'il voulait que j'allasse chercher » M. Parry. — Oui, allez le chercher. M. Parry » le pria de se tranquilliser; il versa quelques lar- » mes, et parut sommeiller : M. Parry sortit de la

» chambre avec l'espérance de le trouver plus calme » à son retour. Hélas! c'était le commencement de » la léthargie qui précéda sa mort. Les derniers » mots que je lui ai entendu prononcer furent ceux- » ci, qu'il prononça dans la soirée du 18, à six » heures environ : Il faut que je dorme maintenant. » Il laissa tomber sa tête pour ne la plus relever; » il ne fit pas un seul mouvement pendant vingt- » quatre heures. Il avait, par intervalles, des suf- » focations et une espèce de râle : alors j'appelai » Tita pour m'aider à lui relever la tête, et il me » paraissait qu'il était tout-à-fait engourdi. Le râle » revenait toutes les demi-heures, et nous continuâ- » mes à lui soulever la tête toutes les fois qu'il reve- » nait, jusqu'à six heures du soir du lendemain 19, » que je vis milord ouvrir les yeux et les refermer » sans aucun symptôme de douleur, sans faire le » moindre mouvement d'aucun de ses membres. Oh! » mon dieu! m'écriai-je, je crains que milord ne » soit mort. Les médecins lui tâtèrent le pouls, et » dirent : Vous avez raison, il n'est plus. »

(*Westminster-Review.*)

PAGE 136, VERS 12 ET DERNIER.

Mais taisons-nous!... La tombe est le sceau du mystère!

Lord Byron exprime la même idée dans le troisième chant d'Harold, après un parallèle entre Voltaire et J.-J. Rousseau.

Ne troublons pas la paix de leurs cendres; s'ils ont mérité la vengeance du ciel, ils subissent leur peine : ce n'est point à nous de les juger, encore moins de les condamner. L'heure viendra où les mystères de la mort nous seront révélés; l'espérance et la terreur reposent ensemble dans la poussière de la tombe; et lorsque, selon notre croyance, la vie viendra nous y ranimer, la clémence divine pardonnera, ou sa justice viendra réclamer les coupables.

FIN DES NOTES.



DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,

Et rue Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

Ouvrages nouveaux, de fonds ou en nombre.

AGENDA GÉNÉRAL, ou Livret pratique d'Emploi du tems, composé de Tablettes commodes et utiles, d'un usage journalier; par *M. A. Julien;* 4e édition, un vol. in-12, pap. vélin fin d'écriture, cartonné, avec deux gravures.......................... 5 fr.

ATLAS PORTATIF ET COMPLET DU ROYAUME DE FRANCE, contenant les 87 Cartes des départemens, y compris une Carte générale, avec un texte en regard de chacune d'elles; ouvrage entièrement neuf, par *X. Girard* et *Roger l'aîné;* un vol. in-8°, élégamment cartonné, figures coloriées ou en noir.......................... 24 fr.

ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET GÉOLOGIQUE DES QUATRE PARTIES DU MONDE ET DE LA FRANCE EN PARTICULIER; précédé d'un Essai

sur la Géographie naturelle et physique du Globe, notamment de la France, d'après les excellens ouvrages de MM. Cuvier, Brongniart et autres Savans les plus distingués de l'époque; par *M. A. Legrand.* Ouvrage entièrement neuf, en accord avec les cours, traités et leçons, à l'usage des colléges et maisons d'éducation. Un vol. in-f°, grand-raisin collé, cartes coloriées, élégamment cart. 16 fr.

Le même in-f°, carré collé, *id.*, *id*............... 14 fr.

BIOMÈTRE, ou Mémorial horaire, servant à indiquer le nombre des heures données par jour à chacune des divisions de la vie intérieure et individuelle, considérée, etc.; par *M. A. Julien*; 2e édit., un Livret petit in-8°; pap. vélin fin d'écriture............ 4 fr.

CLARISSE HARLOWE, traduction nouvelle et seule complète, par *Letourneur*, sur l'édition originale revue par *Richardson*, avec figures; 14 vol. in-18.. 28 fr.

COLLECTION DE MÉMOIRES relatifs à l'Histoire des Pays-Bas, publiée par F. baron de Reiffenberg. — Première livraison : Histoire des Troubles des Pays-Bas, par *Vandervincht*, avec des Notes, etc. Bruxelles, 1822, 3 vol. in-8°. 21 fr. — Deuxième livraison : Mémoires de *J. Duclercq*, publiés pour la première fois, Bruxelles, 1823; 4 vol. in-8°.. 28 fr.

Chaque livraison se vend séparément.

COLLECTION DES 52 FRESQUES DU VATICAN, connues sous le nom de *Loges de Raphaël*; représentant les principaux sujets de la Bible. Dédiée à S. A. R. Mgr. le DUC DE BORDEAUX. La collection formera 13 liv. in-f°, composées de quatre Lithographies et Texte;

elles paraîtront de mois en mois. Le prix de chaque livraison est de.. 10 fr.

Les trois premières sont en vente.

De la Nature des Choses, Poëme de Lucrèce, traduit en vers français par *M. de Pongerville*, texte et traduction en regard; 2 vol. in-8°, format des Classiques Latins, avec 4 *fac simile*.. 18 fr.

Papier vélin.... .... 36 fr.

De la Sagesse, Trois Livres, par *Pierre Charron*; nouvelle édit. publiée avec des Sommaires et des Notes explicatives, historiques et philosophiques; par *Amaury-Duval*; 1824; 3 vol. in-8°, portrait.. 18 fr.

De l'Aurigie, ou Méthode pour choisir, dresser et conduire les Chevaux de carrosse, de cabriolet et de chaise, suivie d'un Nobiliaire équestre, ou Notice sur les races précieuses des Chevaux étrangers, etc.; par M. le chevalier d'*H*..., écuyer; un vol. in-8°.......................... 6 fr.

Des Délits et des Peines, par *Beccaria*; traduction nouvelle, avec le Commentaire de Voltaire, les Notes de *Diderot*, de *Morellet*, de *Mirabeau*, de *Servan*, etc. Deuxième édition. Un fort vol. in-18, pap. grand-raisin, portrait........................ 5 fr.

Dictionnaire Géographique et Descriptif de l'Italie, servant d'itinéraire et de guide aux étrangers qui voyagent dans ce pays; par *J. Barzilay*; un vol. in-12.............. 5 fr.

Dictionnaire raisonné de Botanique, contenant tous les termes techniques, tant anciens que modernes, considérés sous le rapport de

la Botanique, de l'Agriculture, de la Médecine, des Arts, des Eaux-et-Forêts, etc.; par *Séb. Gérardin* (de Mirecourt); publié, revu et augmenté de plus de 3,000 articles, par *M. N. A. Desvaux;* 2e édition; 1 fort vol. in-8°. . . . . 10 fr.

ÉLÉMENS DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par l'abbé *Millot*, enrichis des Recherches de l'abbé *Dubos*, de l'abbé *Mably* et de *Thouret*, sur l'origine des divers peuples conquérans des Gaules; repris et continués depuis le règne de Louis XV jusqu'à nos jours, par *M. Buret de Longchamps;* 12e édition; 5 vol. in-12, figures, papier fin, satiné. . . . . 15 fr.

ÉLISABETH ET ÉMILIE, conte moral, par *Madame Taylor*, auteur d'un grand nombre d'ouvrages pour la jeunesse, traduit de l'anglais sur la huitième édition, par Mlle ***; un vol. in-18, orné d'une jolie gravure. . . . . 2 fr.

ESSAI SUR L'EMPLOI DU TEMS, ou Méthode pour régler le bon emploi du tems, premier moyen d'être heureux, destiné principalement aux jeunes gens de quinze à vingt-cinq ans; par *M. Marc-Antoine Jullien*, de Paris; 3e édit., 1 fort vol. in-8°. . . . . . . 7 fr.

ESSAIS DE MONTAIGNE, avec des sommaires analytiques et de nouvelles notes; par *Amaury-Duval*; 1823, 6 vol. in-8°, portr. 36 fr.

FASTES UNIVERSELS, ou Tableaux historiques, chronologiques et géographiques, etc.; par *M. Buret de Longchamps*; un gros vol. in-folio, format de grand colombier, demi-reliûre. . . . . . 156 fr.

Relié en basane, 170 fr. Relié en veau. . . . . 176 fr.

GRAMMAIRE ALLEMANDE, par feu *Schuchhardt*, professeur à l'Ecole Royale de la Flèche ; adoptée pour les Écoles Militaires. 1825, un fort vol. in-8° pap. collé. . . . . 6 fr. 50 c.

HERMÈS, ou Archives maçonniques ; par une société de F.·. M.·. ; 1820, 2 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Cet ouvrage contient le récit des événemens qui se sont passés (en F.·. M.·.) à Paris, en 1817, 1818 et 1819.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES ILES IONIENNES, depuis les tems fabuleux et héroïques, par un officier supérieur en mission dans ces îles ; ouvrage revu, et précédé d'un Discours préliminaire, par M. le colonel *Bory de Saint-Vincent* ; 1 vol. in-8° et Atlas grand in-4°, satinés. . . . . 25 fr.

HISTOIRE DES ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour, avec des notes critiques sur le Péloponèse et la Turquie, et suivie d'une notice sur Constantinople ; par *M. C. D. Raffenel*, attaché, pendant les troubles, à l'un des consulats de France aux Échelles du Levant, témoin oculaire des principaux faits ; 1 vol. in-8°, avec une Carte du théâtre de la guerre. 7 fr. 50 c.

— CONTINUATION DE L'HISTOIRE DES ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE, par *le même*, formant, avec la première partie publiée en 1822, une histoire complète de cette guerre ; 1 vol. in-8° orné de 4 portraits. 1824. . . . . 7 fr. 50.

JÉSUITES (LES) REMIS EN CAUSE, ou Entretiens des vivans et des morts, partisans et adversaires, à la frontière des deux mondes, drame théologique en cinq journées, par M. *Collin de Plancy* ; un vol. in-8°, pap. fin satiné . . . . 6 fr.

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE à quelques Amis ; par *M. J. M. L. Borel;* 1825. 1 vol. in-8° .... 3 fr. 50 c.

LETTRES ET ENTRETIENS SUR LA DANSE, Ancienne, Moderne, Religieuse, Civile et Théâtrale, accompagnés d'une Lithographie Chorégraphique ; par *M. A. Baron;* 1824. 1 vol. in-8°, pap. fin satiné. . . . . 5 fr.

Pap. vélin satiné. . . . . . 10 fr.

Ce joli ouvrage, écrit avec grâce, ne fait que paraître, et déjà plusieurs Journaux (*) en ont parlé avec le plus grand éloge : ils ont loué le style aimable de l'auteur et le bon ton qui règne dans son livre, soit qu'il manie avec légèreté l'arme de la plaisanterie, soit qu'il étale sans pédantisme les charmes d'une érudition qui a le mérite de n'être jamais déplacée.

(*) Voir le *Journal du Commerce* du 7 décembre, *le Diable boiteux* des 6 et décembre, *le Drapeau blanc* du 17, *le Globe* du 28 du même mois, *le Mercure* du , *la Revue Encyclopédique* (cahier de décembre).

MÉDECINE (LA) SANS MÉDECIN, ou Manuel de Santé, ouvrage destiné à soulager les infirmités, à prévenir les maladies aiguës, à guérir les maladies chroniques, sans le secours d'une main étrangère ; par *Audin-Rouvière,* médecin consultant ; troisième édit. 1825 ; 1 vol. in-8°, fig . . . . 6 fr.

MÉMOIRES DE Mme ROLAND, nouvelle édition, accompagnée de notes et d'appendice, précédée d'une notice biographique, par Mme *Marie Roger*, et ornée d'un beau portrait ; 2 vol. in-18, pap. satiné. 6 fr.

MILLE ET UNE NUITS (LES), contes arabes, traduits en français par *Galland*, nouvelle édition, revue, accompagnée de beaucoup de

contes nouveaux, traduits pour la première fois du persan, du turc et de l'arabe, etc.; publiée par M. *Ed. Gautier;* 7 vol. in-8° de texte et 3 liv. de figures.......................... 61 fr. 50 c.

NOUVEAU SUPPLÉMENT AU COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE, contenant l'Éloge de Voltaire, la Réfutation de feu M. Ginguené sur les Confessions de J.-J. Rousseau, etc.; 1 vol. in-8°. 4 fr. 50 c.

NOUVELLE MÉTHODE pour la résolution des équations numériques d'un degré quelconque; par M. *Budan de Boislaurent*; 1 vol. in-4°.................................. 6 fr. 50 c.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CLÉMENT MAROT, nouvelle édit., ornée d'un beau portrait, et augmentée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de l'Auteur, de Notes historiques et critiques, et d'un Glossaire des vieux mots; 3 vol. in-8°, pap. superfin des Vosges satiné, 21 fr. Papier vélin superfin satiné, 27 fr. Grand papier vélin, portrait avant la lettre.......................... 75 fr.

POÉSIES DIVERSES, suivies d'Épîtres et de Discours en vers; par M. *Fréd. de Reiffenberg;* 1825. 2 vol. in-18. Pap. fin satiné, grand format.............................. 5 fr.

PANDECTES DE JUSTINIEN, mises dans un nouvel ordre, avec les lois du Code, et les novelles qui confirment, expliquent ou abrogent celles des Pandectes, par *R. J. Pothier*, et la traduction en regard du texte, par *M. de Bréard-Neuville*; 1824. 24 vol. in-8°... 180 fr.

PARFAIT CAPITAINE, ou Guide des Commerçans, Armateurs et Navigateurs, par le chevalier *Laget de Podio*, ancien procureur du Roi, avocat à Marseille, 1823; 1 vol. in-8°............ 7 fr.

Théorie des Cortès, ou Histoire des grandes assemblées nationales des royaumes de Castille et de Léon, depuis l'origine de la monarchie espagnole jusqu'à nos jours; avec quelques observations sur la constitution actuelle de l'Espagne; par *Don Francisco Martinez Marina.* Trad. de l'espagnol par *P. L. F. Fleury*; 2e édition; 2 vol. in-8o.. 12 fr.

Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Écosse, pendant l'automne de 1823; contenant des observations nouvelles relatives aux beautés du pays, aux mœurs, aux usages de ses habitans, à leur industrie manufacturière, aux progrès des arts, des sciences et de la littérature, à l'instruction publique, enfin à tout ce qui mérite l'attention du voyageur; par *Ad. Blanqui.* 1824. 1 vol. in-8o, papier fin satiné; orné d'une très-belle Vue du Château de Dunbarton.. 6 fr.

Vues de la Grèce moderne, lithographiées par *A. J.*, et accompagnées d'un texte descriptif; par *B. L.* 1 vol. in-4o oblong... 15 fr.

Relation complète de la Campagne de Russie, en 1812, par *Eugène Labaume*; 5e édit. 1 vol. in-8o, avec Cartes, Plans, etc. .... 6 fr.

Résumé des attributions et devoirs de l'infanterie légère en campagne; par *V. Schneider*, colonel du 20e régiment d'infanterie légère; 1 vol. in-32. .... 1 fr. 50 c.

Sainte Bible (la), traduite d'après les textes sacrés, avec la Vulgate, par *Eugène de Genoude*; Paris, 1821, 1824; 23 vol. in-8o. 115 fr.
Nous avons acquis le restant de l'édition de ce bel ouvrage.

SOUS PRESSE POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT :

Voyage autour de ma chambre. — Le Lépreux de la cité d'Aoste; un vol. in-18. Pap. vélin satiné.

Expédition nocturne autour de ma chambre, par l'auteur du Voyage autour de ma Chambre ; un vol. in-18. Pap. vélin satiné.

Les Prisonniers du Caucase ; La Jeune Sibérienne, nouvelles, par l'auteur du Voyage autour de ma Chambre. 1 vol. in-18 ; pap. vélin satiné

Ces trois volumes ne se sépareront pas. Prix des 3 vol....... 12 fr.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Ouvrages nouveaux.

Chants populaires de la Grèce moderne, recueillis et publiés, avec une traduction française en regard du texte ; par *C. Fauriel.* 1824. 2 vol. in-8°. . . . . 14 fr.

Grammaire arabe vulgaire, suivie de Dialogues, de Lettres et d'Actes de tous genres ; par *Caussin de Perceval.* 1824 ; 1 vol. in-4°. . . . . 15 fr.

Dictionnaire Français-Grec *moderne,* à l'usage des deux nations, le seul qu'il y ait en France ; précédé d'un Discours préliminaire

sur la Grammaire et la Syntaxe de l'une et l'autre langues ; par *Grégoire Zalicoglos* de Thessalonique. Un fort vol. in-8° de 700 pages... .... 12 fr. 50 c.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-WOLOFF ET FRANÇAIS-BAMBARA, suivi du Dictionnaire Woloff-Français ; par M. *J. Bard*, ancien Instituteur à l'École du Sénégal. Impr. royale, 1824. 1 vol. in-8°. 12 fr.

MÉMOIRES RELATIFS A L'ASIE, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient, par M. *J. Klaproth*. Paris, 1824. Un vol. in-8°, pap. fin satiné. . . . . 7 fr. 50 c.

Sous presse pour paraître très-incessamment :

HISTOIRE DES ÉVÉNEMENS DE LA GRÈCE, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour, par M. *C. D. Raffenel* ; troisième partie, campagne de 1824, 1 vol. in-8°.............................. 7 fr.

MÉLANGES ASIATIQUES, par M. *Abel-Rémusat*. 2 forts vol. in-8° avec portrait.. 15 fr.

LIBRAIRIE DE PONTHIEU,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

HISTOIRE PHYSIQUE, CIVILE ET MORALE DES ENVIRONS DE PARIS, depuis les premiers tems connus jusqu'à nos jours, contenant l'histoire et la description du pays et de tous les lieux remarquables compris dans un rayon de 20 à 25 lieues autour de la capitale, enrichie de plusieurs cartes, et de beaucoup de gravures représentant les principaux édifices, tels qu'églises, palais, châteaux, maisons de plaisance, vues pittoresques, canaux, etc.; par M. *J.-A. Dulaure*, membre de la Société royale des Antiquaires de France; environ 5 vol. in-8° ornés de 80 figures.

Deux livraisons forment un volume in-8°, imprimé en beaux caractères et sur papier fin.

Le prix de chaque livraison est de 7 fr. 50 cent. papier fin, et de 15 fr. papier vélin.

HISTOIRE PHYSIQUE, CIVILE ET MORALE DE PARIS, depuis les premiers tems historiques jusqu'à nos jours, représentant divers plans de Paris, ses monumens, ses édifices principaux; par *J.-A. Du-*

laure; 2e édition, considérablement augmentée en texte et en planches; 10 vol. in-8o avec 86 figures et atlas. . . . . . 150 fr.

Le même ouvrage, 3e édition, 10 vol. in-12 et atlas, publiés en 20 livraisons. . . . . 100 fr.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES DE L'EUROPE AU 18e SIÈCLE; par *F.-C. Schosser,* professeur d'Histoire à l'université d'Headeberg; traduit de l'allemand par *W. Suckau,* professeur au collége royal de Saint-Louis; 2 vol. in-8o. . . 13 fr.

L'ARTISTE ET LE PHILOSOPHE, Dialogue critique sur les ouvrages exposés au salon de 1824; publié par *Jal;* 1 vol in-8o avec 10 figures. . . . . 9 fr.

BIOGRAPHIE DES CONTEMPORAINS; par *Napoléon;* in-8o. . . 6 fr.

PROMENADE PHILOSOPHIQUE AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE; par M. *Viennet,* in-8o, fig. 5 fr.

LES JÉSUITES MARCHANDS, USURIERS ET USURPATEURS, in-8o. 6 fr.

ANNUAIRE NÉCROLOGIQUE, ou Complément annuel et continuation de toutes les Biographies et Dictionnaires historiques, contenant la vie de tous les hommes remarquables par leurs actes ou leurs productions, morts dans le cours de chaque année à commencer de 1820; orné de portraits; rédigé et publié par *A. Mahul.*

Première année, pour 1820. . . . . 5 fr.
Deuxième année, pour 1821. . . . . 7 fr. 50 c.
Troisième année, pour 1822. . . . . 7 fr. 50 c.
Quatrième année, pour 1823. . . . . 8 fr.

Collection de Mémoires sur l'Art dramatique, publiés ou traduits par MM. *Andrieux*, *Barrière*, *Félix Bodin*, *Després*, *Évariste Dumoulin*, *Dussault*, *Étienne*, *Merle*, *Moreau*, *Ourry*, *Picard*, *Talma*, *Thiers* et *Léon Thiessé*; 14 vol. in-8°. . 84 fr.

Lettres de la marquise du Deffand a Horace Walpole, depuis comte d'Oxford, écrites dans les années 1766 et 1780, auxquelles sont jointes des Lettres de Mme du Deffand à Voltaire, écrites dans les années 1759 à 1775; publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill; nouvelle édition, augmentée des Lettres d'Horace Walpole; 4 vol. in-8°, portrait. . . . . 24 fr.

Dictionnaire bibliographique, ou Nouveau Manuel de l'Amateur de Livres, contenant l'indication et le prix de tous les livres tant anciens que modernes, qui peuvent trouver leur place dans une bibliothèque choisie, etc.; précédé d'un Essai sur la Bibliographie; par M. *Pseaume*, membre de plusieurs sociétés savantes; 2 vol. in-8° à deux colonnes. . . . . 16 fr.

Voyage d'un Américain a Londres, ou Esquisses sur les Mœurs anglaises et américaines; traduit de l'anglais de M. *Irving Washington*; 2 vol. . . . . 10 fr.

Œuvres complètes de Larochefoucauld, précédés d'une Notice biographique et littéraire; 1 vol in-8°, papier superfin satiné, orné d'un fort beau portrait de Larochefoucauld. . . . . . . 7 fr. 50 c.

Le Huron de Mont-Rouge; par M. *Fournier-Verneuil*. in-8°. 5 fr.

Histoire de l'Émigration, 1789-1825; par M. *F. de Montrol*; in-8°. . . . . 6 fr.

Mémoire du duc de Rovigo sur la mort de Pichegru, du capi-

taine Wright, de M. Bathurst, et sur quelques autres circonstances de sa vie; in-8°. . . . . 2 fr. 50 c.

Règne de Louis XVIII, ou Histoire politique et générale de l'Europe depuis la restauration; par M. *Barbet du Bertrand;* 2 forts vol. in-8° ornés de 50 portraits. . . . . 18 fr.

Mémoires historiques de M. le chevalier Fonvielle de Toulouse; 4 vol. in-8°. . . . . 30 fr.

Procédure contre l'Institut et les Constitutions des Jésuites, suivie au parlement de Paris, sur l'appel comme d'abus interjeté par le procureur-général du roi; recueillie par un membre du parlement, et publ. par M. *Gilbert-Desvoisins;* 1 vol. in-8°. 5 fr.

De l'Influence attribuée aux Philosophes, aux Francs-Maçons et aux Illuminés sur la Révolution de France, par *J.-J. Mounier,* membre de l'Assemblée constituante; 1 vol. in-8°. . . . 5 fr.

Histoire des Croisades; par M. *Michaud,* de l'Académie française, 7 vol. in-8°. . . . . 49 fr.

Mémoires de Condorcet sur la Révolution française, 2 vol. in-8. 12 f.

Mémoires historiques et militaires sur Carnot, précédés d'une Notice, par M. *Tissot;* in-8°. . . . . 6 fr.

De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développemens; par M. *Benjamin-Constant;* in-8°. . . . . 7 fr.

De la Révolution dans ses rapports avec ses victimes, et particulièrement avec les émigrés; 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr.

Le Mari a bonnes fortunes, ou la Leçon; comédie en cinq actes et en vers; par M. *Casimir-Bonjour.* . . . . 4 fr.



